

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 2 mars 1923

## Sommaire :

Aperçu sur le mouvement de la population dans quelques pays	Camille Jacquart
L'œuvre de Ch. Maurras : Ses titres à l'intérêt des catholiques	V. Honnay, S. J.
Un mouvement à surveiller	René Johannet
Enquête sur l'esprit de la jeunesse belge	Baron Hervé de Gruben
L'examen de conscience de Décadi	Paul Cazin

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le centenaire de Renan, J. Schyrgens.  
— Une enquête sur le nationalisme, Fernand Deschamps. — Italie, L. Picard. —  
France, O. Englebert.

## La Semaine

\* Le centenaire d'Ernest Renan appelle de bien tristes réflexions. Parce qu'il eut une immense emprise sur son temps, on croit pouvoir célébrer en Renan une grandeur française. Et la qualité de cette influence, qu'en fait-on ? La valeur d'un esprit et le mérite d'un homme se mesurent non pas aux dons qu'il reçut de la Providence, mais à l'usage qu'il en fit. Renan, qui eût pu rendre à la France et à l'Église d'insignes services en sortant la philosophie catholique et les sciences bibliques du marasme où elles se traînaient, ne réussit qu'à tuer la foi dans d'innombrables âmes, et à édifier une œuvre de mort. Triste

spectacle que celui d'une intelligence créée pour servir la Vérité, et que l'orgueil enferme dans le culle du moi ! Et l'odieuse de l'apostasie rend en l'espèce le spectacle plus triste encore... Mais le culte inconscient de la force, quelle qu'elle soit, et une forme très insidieuse de nationalisme outré, faussent le jugement de beaucoup, au point de faire admirer un compatriote dont l'influence fut grande, uniquement parce qu'elle fut grande. Cela conduisit finalement à confondre le bien et le mal. Une France « dans l'ordre » demanderait qu'on fit le silence sur la mémoire du renégat...

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.



**LAMPE  
FANAL**

**TRIOMPHE DE L'INDUSTRIE NATIONALE**

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS ÉLECTRICIENS

GROS: 30, RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS,  
BRUXELLES. TÉL.: BR. 191.03

## Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 Réserves : 17.000.000

*Siège Social* : LIÈGE, rue Georges Clémenceau, 5

*Succursale* : BRUXELLES, rue Royale, 68  
rue des Colonies, 35

*Agences* : ANVERS, avenue de France, 119  
BRUGES, rue Nicolas Despars, 11  
CHARLEROI, Quai de Brabant, 16  
COURTRAI, rue de Tournai, 30  
MONS, rue de la Station, 16  
OSTENDE, Square Marie-José, 1  
ROULERS, place Saint-Amand, 29

*Bureaux* : BRUXELLES-MARITIME,  
place Sainctelette, 30

VILVORDE, rue de Louvain, 18  
FOSSÉS — GHISTELLES — PONT  
A CELLES — SPRIMONT — THOU-  
ROUT — FRAMERIES — LENS s/DENDRE

*Filiales* : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edel-  
strasse, 5, à Aix-la-Chapelle.

BANQUE D'EUPEN ET DE MALMÉDY,  
à Eupen et Malmédy.

*Escompte de valeurs commerciales — Ouvertures de Crédit —  
Comptes de dépôts — Avances sur titres — Lettres de crédit  
et chèques sur les principales villes belges et étrangères.*

*Encaissement de coupons — Ordres de Bourse — Dépôts de titres  
— Vérification des tirages à la demande des Clients —*

*Souscriptions aux emprunts d'État, de villes, de sociétés, etc.*

**LOCATION DE COFFRES-FORTS**

**CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION**

## La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Compte-chèque : 48916

Téléphone : B. 9945.

Conditions de l'abonnement :

Un an . . . . . 25 francs

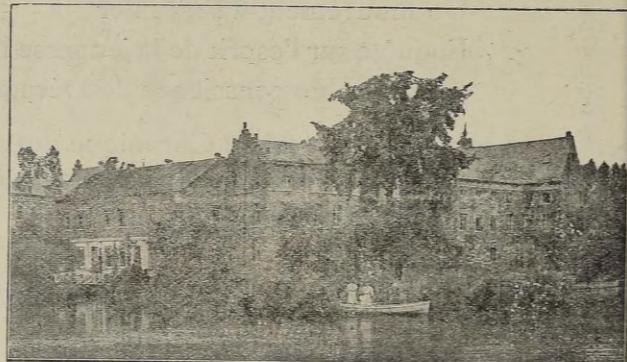
Six mois . . . . . 15 francs

Le numéro . . . . . 75 centimes

*Pour l'étranger port en sus*

Numéros spécimens sur demande

## Institut S<sup>TE</sup>-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

**SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR**

*situé dans un coin du pays brabançon*

**à HOEGAERDE (près Tirlemont)**

*au sein d'un vallon choyé par la nature*

*entouré d'un parc de 7 hectares*

**SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE**

**SECTION DES LANGUES MODERNES**

*Chaque élève jouit d'une chambre garnie*

**Prix de la Pension : 1500 francs**

# Aperçu sur le mouvement de la population dans quelques pays

Les chiffres publiés au *Journal Officiel* de la République française, en décembre dernier, sur la statistique démographique pour le premier semestre de l'année 1922, ont ramené l'attention sur le problème de la natalité en France.

Le tableau suivant résume les résultats de la statistique officielle en les rapprochant de ceux de 1921 pour la même période :

	1922	1921
Naissances vivantes	396,726	421,180
Décès	387,681	348,329
Excédent de naissances	9,045	72,851
Mariages	193,454	238,185
Divorces	14,305	15,567

Ces résultats, dit l'*Économiste français*, sont donc malheureusement tout à fait défavorables. Le nombre des naissances a diminué, d'une année à l'autre, de plus de 25,000 unités, alors que le nombre des décès augmentait de 40,000. Conséquence : l'excédent des naissances, qui était, en 1921, de 72,851, a été, cette année, ramené à 9,045. En même temps, le nombre des mariages diminuait de près de 45,000.

L'appréciation de l'*Économiste* est d'autant plus fondée que les chiffres de 1921 étaient déjà peu favorables et inférieurs à ceux de 1920. L'excédent de naissances sur les décès qui avait été de 159,790 en 1920, correspondant à 41 pour 10,000 habitants, s'était abaissé, en 1921, à 117,023, soit 30 pour 10,000 habitants.

Le tableau ci-dessous résume les données de la statistique française pour les années 1921, 1920 et 1913 :

	POPULATION	MARIAGES	NAISSANCES	EXCÉDENT DES	
				DÉCÈS	NAISSANCES
1913	41,476,272	312,036	790,355	731,441	58,914
1920	39,209,766	623,869	834,411	674,621	159,790
1921	39,209,665	456,221	813,396	697,373	117,023

	PROPORTION PAR 1000 HABITANTS			
	DE NOUVEAUX MARIÉS	DE NAISSANCES	DE DÉCÈS	DE L'EXCÉDENT DE NAISSANCES
1913	15,2	19,1	17,6	1,5
1920	3,18	21,3	17,2	4,1
1921	2,33	20,7	17,7	3,0

Quoique le nombre de mariages ait été exceptionnellement élevé en 1920, le nombre de naissances en 1921 a baissé comparativement à celui de 1920.

Il faut remarquer encore que dans les excédents, qui sont enregistrés ci-dessus, sont compris les résultats relevés pour les trois départements d'Alsace et de Lorraine (Bas-Rhin, Haut-Rhin, Moselle). Ainsi, pour l'année 1921, dans le total de l'excédent des naissances de 117,023, il y en a 16,884 enregistrés dans les trois départements d'Alsace-Lorraine. Pour les 87 autres départements, le surplus de naissances était de 109,139 en 1920. Ce chiffre, bien que faible, était toutefois supérieur à celui de la moyenne 1901-1913, qui avait été de

40,000 environ pour les 87 départements. Il y avait eu, cependant, un excédent de décès sur les naissances dans 23 départements en 1921.

Après les résultats de 1920 et 1921 on pouvait espérer qu'un redressement de la natalité française s'était opéré après la guerre. Les chiffres de 1922, pour autant que le 2<sup>e</sup> semestre n'apporte pas de résultats sensiblement meilleurs, semblent mettre cette espérance à néant. Sur le chiffre de l'excédent de naissances de 9,045 pour 6 mois, 6,179 sont imputables aux trois nouveaux départements. Pour les 87 autres, le surplus n'est que de 2,866. En fait, il y a un excédent de décès sur les naissances dans 51 départements français sur 90.

\* \* \*

Pour achever d'éclairer la situation qui résulte de la documentation ci-dessus, mettons en regard des chiffres de la France ceux de quelques autres pays d'Europe.

ANNÉES	PROPORTION PAR 10.000 HABITANTS					
	NAISSANCES	DÉCÈS	EXCÉDENT DES NAISSANCES	NAISSANCES	DÉCÈS	EXC. DES NAISS.

## BELGIQUE

1913	170,102	108,296	61,806	22.27	14.18	8.09
1920(1)	164,257	102,706	61,551	22.23	13.88	8.35
1921(1)	162,401	100,468	61,933	21.94	13.57	8.37

## PAYS-BAS

1913	173,541	75,167	97,674	28.1	12.3	15.8
1920	192,987	81,525	111,462	28.1	11.9	16.2
1921	189,502	77,302	112,200	27.5	11.2	16.3

## EMPIRE ALLEMAND (territoire actuel)

1913	1,794,419	975,722	818,697	27.6	15.0	12.6
1919	1,260,500	978,270(2)	282,230	20.0	15.6	4.4
1920(3)	1,512,162	888,795	623,367	27.1	16.3	10.8
1921	1,586,836(4)	815,123(5)	661,128	26.1	14.8	11.3

## ANGLETERRE — GALLES

1913	881,890	504,975	376,915	24.1	13.8	10.3
1920	957,994	466,213	491,781	25.4	12.4	13.
1921	849,045	458,710	390,335	22.4	12.1	10.3

## ÉCOSSE

1913	130,516	73,069	57,447	25.5	15.5	10.
1920	136,535	68,179	68,356	28.1	14.	14.1
1921	123,195	66,211	56,984	25.2	13.6	11.6

- (1) Non compris les districts d'Eupen et de Malmedy.
- (2) Non compris les militaires.
- (3) Non compris le Wurtemberg et les deux Mecklembourg.
- (4) Non compris les deux Mecklembourg.
- (5) Non compris le Wurtemberg et les deux Mecklembourg.

Les chiffres absolus de l'excédent des naissances sur les décès sont impressionnants. Pour 1920, par exemple, année exceptionnellement favorable en France, on peut grouper les résultats comme suit :

Angleterre	491,781
Écosse	68,356
Belgique	61,551
France	159,790
	<u>781,478</u>
Allemagne	623,367
Pays-Bas	111,462
	<u>734,829</u>

Mais si l'excédent des naissances sur les décès se réduit en France à une quantité insignifiante, comme c'est presque certain pour 1922, l'Allemagne à elle seule se présentera avec un excédent égal ou supérieur à ceux de l'Angleterre, de l'Écosse, de la France et de la Belgique réunis.

Que cette situation perdure pendant 20 ans, la France ne comptera pas un million d'habitants en plus, l'Allemagne, 15 millions environ !

Ce pays aura atteint la population qu'elle aurait eue en 1925, si la guerre n'avait pas eu lieu.

Ce qu'il y a, en effet, de plus frappant dans les résultats donnés ci-dessus, ce sont ceux de la dernière colonne. Ils indiquent la proportion de l'excédent des naissances sur les décès par 1000 habitants. Ils expriment par là le coefficient du croît physiologique des différentes nations, la mesure de leur développement comme masses d'hommes, leur force d'expansion sur la surface du globe qu'ils occupent. Et de la puissance de cette expansion dans une nation, de la rapidité de cette production d'énergies nouvelles, dépendent à la longue son rayonnement, la vitalité de ses entreprises, la défense de ses droits au dehors, tout comme à l'intérieur, le recrutement des travailleurs de toutes ordres et la montée puissante des aspirations de toutes les classes sociales.

Voilà la différence entre la France et la Belgique d'une part, l'Angleterre, l'Allemagne et surtout la Hollande, d'autre part. Ici le taux de vitalité est double du nôtre. Il est vrai qu'elle n'a pas fait la guerre comme nous, mais elle souffre aussi de la crise économique.

On peut prévoir le moment où la France n'aura plus qu'un excédent de décès. Ceux qui espéraient une prompte amélioration du taux de la natalité française par suite des leçons de la guerre et de l'incontestable réveil des tendances idéalistes dans les milieux les plus intellectuels de France, n'ont pas suffisamment réfléchi aux pertes épouvantables que la guerre a infligées à la population française.

« La guerre nous a coûté plus de 1,500,000 soldats, hommes d'âge mûr, procréateurs, continuateurs de la race. Du 2 août 1914 au 1<sup>er</sup> janvier 1919, le nombre des hospitalisations a atteint 9,287,832 dont 3,562,470 pour les blessés et 4,940,078 pour les malades. 8,410,000 Français avaient été mobilisés, arrachés à leurs familles et à leur travail. Nos pertes ont été supérieures à celles des autres peuples, la Serbie exceptée. Nous avons perdu un homme sur 27, alors que l'Allemagne n'en perdait qu'un sur 38 environ, l'Angleterre un sur 75, la Belgique un sur 200... »

« La France a perdu, en plus de ses soldats morts, près de 1,500,000 de ses autres enfants... »

■ Tel est le bilan résumé des pertes françaises d'après un rapport de M. Camille Chautemps à la Chambre française.

Il est pour ainsi dire humainement impossible qu'après une réduction aussi forte des éléments de la population les plus intéressants au point de vue de la natalité, celle-ci ne subisse pas un fléchissement marqué. Or, on sait ce que cela peut signifier dans un pays où l'excédent des naissances sur les décès est presque insignifiant et même se transforme dans le sens opposé dans certaines années. C'est fatalement le contraire de l'expansion, la diminution de la population, la rétraction de tout le mouvement vital et la déperdition lente mais inexorable des forces nationales.

On avait calculé au lendemain de l'armistice que, malgré leurs pertes de 2 millions d'hommes, les Allemands pouvaient rétablir en 12 ans les groupes d'âges de 20 à 40 ans de leur population tels qu'ils étaient en 1914, alors qu'il en faudrait 69 aux Français. Mais cette évaluation était basée sur l'hypothèse que ces deux pays maintiendraient leur taux de natalité d'avant-guerre. Ils ne le conserveront complètement ni l'un ni l'autre, précisément à cause des coupes sombres opérées par la guerre dans les rangs de leur jeunesse respective. Mais, comme on l'a vu plus haut, la situation de l'Allemagne est infiniment meilleure que celle de la France au point de vue de la natalité. Et si l'on peut estimer qu'il faudra bien 20 ans à l'Allemagne pour avoir de nouveau ses 12 millions d'hommes en âge de porter les armes, on peut dire que le temps dont la France aura besoin pour se replacer au niveau défensif de 1914, échappe à toute détermination.

Je me suis risqué à indiquer un remède à cette situation affligeante pour les Français et pour leurs amis. J'ai suggéré que la France devrait favoriser l'établissement sur son territoire de personnes venues du dehors et spécialement des peuples latins qui sont ses voisins. Ces peuples ne lui sont pas tellement étrangers, ni par leurs origines raciques, ni par leur culture, qu'ils pourraient lui apporter un élément de trouble ou de dégradation. Leur civilisation a été puisée aux mêmes sources que la sienne : le génie latin et le catholicisme.

Forcément, comme on l'a pu lire dans les journaux ces jours derniers, la France est obligée de recruter au loin, en Pologne et en Tchéco-Slovaquie, la main-d'œuvre qui lui fait défaut. Il est manifeste que ce ne sont pas les meilleurs éléments de ces peuples qui se décident à l'émigration. Souhaitons que la France puisse, sans dommage pour elle et pour ces pays, voir venir de Belgique, d'Italie, d'Espagne, des contingents d'hommes jeunes et vigoureux, des rejetons de familles nombreuses en quête d'un champ d'action moins encombré que chez eux et n'ayant pas la peur de vivre et de se survivre qui a conduit la France aux portes du tombeau.

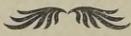
Quant à nous, Belges, que l'exemple de la France nous serve de salutaire leçon tant qu'il en est temps encore ! Notre natalité est faible. Notre coefficient d'expansion physiologique est peu satisfaisant. La Wallonie est à mi-côte de la pente que l'on ne remonte plus (1). Il faut combattre toutes les influences mauvaises, qui battent en brèche la famille et la moralité. La loi doit veiller aux intérêts des familles nombreuses, le réservoir le plus sûr et le plus précieux d'où la fécondité s'épanche en flots libres et joyeux sur la terre belge.

On ne peut pas attendre le salut de la législation dans ce domaine. Toutefois, la préoccupation constante de nos législateurs et administrateurs, en prenant des mesures nouvelles, devrait être de sauvegarder les droits et intérêts des familles nombreuses. Leur faire une place à part, leur accorder des

(1) Pour répondre à certaines demandes qui me sont adressées et mettre au point la différence entre la Flandre et la Wallonie, je donne

avantages dans la loi, n'est pas leur appliquer un traitement de faveur, mais simplement reconnaître les mérites exceptionnels qu'elles ont, les services qu'elles rendent et les charges qu'elles assument, et jeter dans la balance de la justice égale pour tous le poids des destinées de la nation.

CAMILLE JACQUART.  
Directeur général de la statistique.



## L'Œuvre de Ch. Maurras

### IV. — Ses titres à l'intérêt des catholiques (1)

#### Partie négative : La critique des erreurs modernes. Un défenseur laïc du Syllabus

Que Maurras soit ici pour l'Église un allié précieux, personne sans doute ne songera à le contester. Sans relâche, l'Église a dénoncé et stigmatisé les erreurs issues de la Révolution. Or, « il faut reconnaître, écrit le R. P. Descoqs, S. J., que Maurras est en tout un contre-révolutionnaire ». « C'est contre l'erreur révolutionnaire qu'il bande tous les ressorts de son esprit ; il la poursuivra sur tous les domaines où il a compétence et ils abondent : art et littérature, philosophie, enfin et surtout, sociologie et politique ». (*A travers l'Œuvre de Ch. Maurras*, p. 9.)

Réserve faite de son agnosticisme, Maurras réalise en quelque sorte la synthèse de l'effort contre-révolutionnaire ; en dehors de l'Église, J.-J. Rousseau n'avait pas rencontré jusqu'ici d'adversaire plus implacable, plus redoutablement armé, ni, sans doute plus influent. Aussi plusieurs esprits réfléchis et judicieux et d'un catholicisme ardent, prononcent sans hésiter, que pour immuniser contre la contagion des idées révolutionnaires, les jeunes mentalités qu'elle risquerait d'atteindre un jour, ou pour en déprendre celles qui se seraient laissées quelque peu gagner, la lecture de tels ouvrages, de tels opuscules, de telles pages de Maurras, bien conduite, serait d'une efficacité certes très grande, peut-être décisive.

Nous inclinons à croire qu'ils pensent juste : M. le professeur Fern. Deschamps, dont il est superflu de souligner le savoir et la compétence, écrivait récemment : « La critique des idées révolutionnaires ébauchée par J. de Maistre et Bonald, continuée par Le Play, Taine, a pris dans les œuvres de Maurras, de Lasserre, de Seillière une forme que, du point de vue scientifique ou positif, on peut considérer comme définitive ». Et il ajoute, en une formule qui sera bien comprise, « je ne connais rien de plus salubre pour des jeunes gens qui cherchent leur voie, que la lecture des auteurs que je viens de nommer, à une condition toutefois, et qui est de ne pas s'y arrêter ».

Car plusieurs de ces auteurs, continue en substance M. Deschamps, s'ils nous présentent d'admirables théories sur l'ordre intellectuel, psychologique, moral, politique, social, s'arrêtent malheureusement au seuil de la métaphysique et de la religion. Or Dieu n'est-il pas la clef de voûte de tout édifice solide ? Leurs constructions ne sont pas achevées. (*Revue Latine* du 20 septembre 1922.)

ci-après les coefficients du mouvement de la population en 1921 pour les différentes provinces belges :

	NAISSANCES	DÉCÈS	Excéd.	
			CH. ABS.	PAR 1000 H <sup>18</sup>
Anvers	25,663	12,840	12,823	12.44
Flandre Occidentale	20,596	12,157	8,439	10.26
Flandre Orientale	25,358	15,954	9,404	8.46
Limbourg	9,141	4,201	4,940	16.23
Hainaut	24,311	16,570	5,741	6.29
Liège	15,833	11,278	4,555	5.24
Luxembourg	4,641	3,015	1,626	7.29
Namur	6,920	4,969	1,951	5.58
Brabant	29,938	19,484	10,454	6.78
Le Royaume	162,401	100,468	61,933	8.28

(1) Voir la *Revue Catholique des idées et des faits*, 23 février 1923.

*Conclusion.* — A nous de les parfaire en catholiques. La tâche est d'ailleurs aisée et se fait même tout spontanément et d'un trait dans un esprit auquel la pensée de Dieu est familière. Et, comme le dit en d'autres termes le P. Descoqs, les constructions de Maurras non seulement ne souffrent pas violence de ce raccord au métaphysique, mais elles le postulent impérieusement, douloureusement.

\* \* \*

Parmi les erreurs issues de la Révolution, Maurras en discerne une comme pernicieuse au premier chef : *l'individualisme*. Elle commande les autres ; idées libertaires, idées égalitaristes n'en sont-elles pas la traduction obligée ? Il faut attaquer la racine. Maurras y porte la cognée ; sans épargner les ramifications, il pourchasse l'individualisme sur tous les terrains. Remettre à sa vraie place l'individu, le réintégrer comme partie dans le tout, lui distribuer sa juste part de liberté, comme son lot obligé de sujétions, rétablir les hiérarchies (donc les inégalités) que postule la nature même des choses ; montrer la contradiction interne des faux concepts individualistes, dénoncer sur le terrain des faits leurs calamiteuses conséquences, telle est la tâche salubre, où, de l'aveu de tous, Maurras révèle la redoutable puissance de son talent de polémiste, de logicien et d'historien.

Deux brochures excellentes : *Les idées royalistes sur les partis, sur l'Etat, sur la Nation*, et *Libéralisme et liberté*, cette dernière surtout (elle eut l'honneur d'être citée plusieurs fois par le Cardinal Billot, dans son « *de Ecclesia* ») fournissent en peu de pages des spécimens typiques de la manière de M. Maurras et peuvent être recommandées à tous.

Évidemment, la besogne critique de Maurras, bien que déjà très efficace et « percutante », a besoin, pour acquérir toute sa valeur, d'être appuyée sur un *absolu* : suppléons donc, c'est-à-dire *sous-entendons* toujours l'existence de la cause première et dernière pour corriger ainsi la défiance de Maurras qui, atteint par la difficulté *hantienne* (autant qu'on peut en juger), n'ose se prononcer sur la valeur objective des réalités transcendentes.

\* \* \*

Les erreurs révolutionnaires ne sont pas les seules qu'ait prises à partie l'ineffable logicien. *L'humanitarisme vague*, le *vague moralisme sentimental* — tolstoïtant ou moderniste — le *mysticisme anarchique*, les faux dogmes des *matérialisme* et *panthéisme évolutionnistes*, l'*athéisme négateur*, le dilettantisme, le scepticisme, d'autres... ismes, sont à l'occasion lucidement analysés par lui et exhibés dans leur misère logique ou dans leurs déplorable abaissements : dans une atmosphère chargée de fumées, infectée de miasmes, il fait souffler l'air purificateur de sa critique réaliste ! Il est vrai de prononcer de son œuvre (avec A. Thibaudet) qu'elle fut pour bien des esprits une cure salubre.

Lorsqu'il lutte ainsi contre les erreurs, *Maurras est en fait l'allié de l'Église*. Ce titre n'est pas pour lui déplaire ; il s'en honore. L'Église n'est-elle pas pour lui l'anguste dépositaire de la tradition et Celui qui préside à ses destinées, l'incarnation de la sagesse ?

« Sans gageure, on peut soutenir, a-t-il écrit dans une étude célèbre, que du point de vue de la raison et de l'expérience, le *Syllabus* est un chef-d'œuvre de la sagesse et de la providence du génie humain. (*Politique religieuse*, p. 148.) Thèse brillamment défendue par lui, systématiquement reprise par ses disciples et tout récemment encore par L. Daudet dans son original et véhément *Suppide*. Elle est en passe de devenir banale dans le monde des intellectuels laïcs ; bientôt, sans doute, elle n'effarouchera plus que de déplorables « primaires ». A ces résultats, l'autorité et l'influence de Maurras n'auront pas peu contribué.

Est-ce à dire que dans la partie de son œuvre, consacrée à la critique des erreurs et à l'appréciation des faits qu'il affirme dérivés de ces erreurs, tout ait valeur égale ? Ce serait s'aventurer dangereusement que de le prétendre. Dans les procès impitoyables intentés par le polémiste de l'A. F. aux régimes issus de l'esprit révolutionnaire et notamment à la troisième république, il est à présumer que bien des situations n'ont pas été envisagées avec toute la sérénité souhaitable ; en certaines rencontres, Maurras journaliste donne l'impression de marquer la limite extrême de sévérité qu'on puisse tolérer de la part d'un homme intelligent, loyal et de sens droit. Certains catholiques dont le jugement mérite considération, en ont craint qu'à fréquenter assidument ce terrible censeur, d'une logique souvent acérée, les jeunes gens n'en vinssent à contracter peu à peu un pli de critique, de sévérité, de pessimisme et le dégoût de l'action. Quoi qu'il en soit du bien-fondé de ces appréhensions — elles visent la lecture habituelle du quotidien d'A.F., et non tel ou tel ouvrage de Maurras — il sera toujours sage de mettre en garde contre ces écueils éventuels ; et même signaler objectivement

les griefs des adversaires au sujet d'un auteur qu'on estime, n'est-ce pas agir en esprit large, désintéressé, et mériter la confiance ?

\* \* \*

Nous intitulerions cette partie *négative*. A bien l'envisager pourtant, Maurras est un esprit éminemment positif, et en quelque sorte constructeur jusque dans sa tâche critique, négative. Abattre les erreurs, dissiper les nuées, n'est-ce pas faire œuvre de lumière ? Œuvre positive, donc. Citons ici le R. P. Descoqs : « Faisant sienne la parole d'A. Comte : *On ne détruit pas que ce que l'on remplace*, Maurras se propose, lui aussi, de détruire, mais ce qu'il détruira c'est l'esprit de *déstruction* même et d'anarchie, qui s'est substitué à l'ordre ancien fondé sur la nature des choses et la raison ; et cet ancien ordre, il s'efforcera de le restaurer », (*A travers l'œuvre de Ch. Maurras.*)

Sur quels terrains Maurras a tenté cet effort de constructeur ? C'est ce que nous allons bientôt, en cours de route, essayer de marquer nous-même.

## La partie positive ou défense des principes

### I. EN MATIÈRE PHILOSOPHIQUE.

En dépit de son agnosticisme qui le retient d'affirmer (1) comme certaine l'existence transcendante des notions métaphysiques et le confine ainsi dans la sphère du relatif, Maurras apparaît comme un esprit d'une trempe éminemment philosophique. Si son œuvre promet de durer, c'est à ce titre. Maurras est un philosophe : apparemment il est avant tout le philosophe d'une grande école de politique ; à bien y réfléchir et sous un autre rapport, il est avant tout un penseur, qui par le côté le plus général, et spécifiquement philosophique de son œuvre, déborde infiniment le cadre étroit des débats politiques et mérite l'attention de tout esprit cultivé. Ses plus profonds critiques sont ici d'accord.

Sans vouloir céder ici au goût très vain du paradoxe, disons que la forte originalité de Maurras comme penseur, est d'avoir pénétré avec tant de lucidité, de profondeur et de vigueur des vérités de sens commun et de les avoir ensuite proposées avec tant de netteté et avec une telle flamme de conviction qu'elles semblent avoir en quelque sorte été retrouvées par lui, du moins rajournées et qu'elles sortent de son œuvre, débordantes de vigueur, armées pour la défense et pour l'attaque. Et n'est-ce pas vraiment le triomphe de l'originalité que de paraître neuf en remettant au jour des idées communes, des principes vieux comme le monde, les banales vérités du bon sens ? Or tel est le cas Maurras.

Cet aspect original de son œuvre apparaît sous un jour bien plus saisissant encore, si on prend soin de voir au milieu de quelle confusion d'idées, de quelle anarchie de tendances dissolvantes, elle fut élaborée par un esprit lucide et robuste. Le primat du Vrai nous fournira plus loin l'occasion de montrer ce contraste. Bornons-nous ici à exposer d'une manière très succincte la philosophie de Maurras dans ses vues directrices essentielles, puis dans ses relations avec l'action humaine, envisageant celle-ci d'abord dans sa finalité ou sous le rapport de son succès, sous son aspect moral ensuite. Nous dirons enfin en quelle mesure les vues philosophiques de Maurras cadrent avec le thomisme.

A) GÉNÉRATRICES PHILOSOPHIQUES DE L'ŒUVRE, IDÉES DIRECTRICES. Trois formules ou lois les expriment en ce qu'elles ont d'essentiel : loi de soumission à l'objet — loi de classement ou de hiérarchie — loi formulant la mission ordonnatrice de l'intelligence, sa maîtrise sur les choses qu'elle tient de sa soumission même aux choses.

1. *Loi de soumission à l'objet*, ou loi de justesse, d'objectivité ou de réalisme. « Voir clair dans ce qui est », telle en est la formule : car, explique Maurras, en trois mots lapidaires, admirablement commentés aux premières pages du *Dilemme* (Préface) : « *Ce qui est, est* ». C'est dire qu'en toute matière, même morale, même intellectuelle, il existe des lois extérieures, entendons par là des lois indépendantes du désir ou des capricieuses fantaisies de l'homme, de ses hasardeuses improvisations ; c'est sagesse de les connaître afin de s'y conformer : perte de temps, échec certain, folie donc de s'aventurer à les transgresser ; violente, la nature se vengera toujours. Combien donc il importe de substituer aux arbitraires décrets du sens propre — aprioristes ou sentimentaux — la ferme et lucide discipline d'un sage réalisme !

(1) *D'affirmer*, disons-nous, ... mais non pas, nous le verrons, de recourir fréquemment aux notions métaphysiques d'être, de nature, de cause, d'accident, ...

Vous voulez commander à la nature ? Commencez par la connaître pour vous y soumettre : *Nemo naturae nisi parendo imperat.*

Non moins que la réalité extérieure, la raison de l'homme porte elle aussi, inscrites dans sa nature, ses propres lois, lois indépendantes de l'arbitraire, lois inflexibles, immuables et dont l'oubli est source d'égarements, de faux calculs de mécompte. Appliquons-nous donc de tout notre zèle à les connaître.

2. *Loi de classement ou de hiérarchie* et le sens des valeurs. Tout en procédant à dresser l'inventaire exact des lois qui régissent esprit et choses, un esprit attentif et vigoureux verra se configurer la hiérarchie certaine qui les relie et les ordonne ; l'ordre naturel des valeurs se découvre et s'illumine en synthèses de plus en plus vastes ; pour une pensée forte, c'est un besoin instinctif de situer les objets, de les rapporter l'un à l'autre, de les étager selon leur importance. Maurras, esprit puissamment synthétique, est animé et comme possédé de cette passion de l'ordonnance ; et le meilleur de son influence peut-être, aura consisté précisément à réaccréditer, à propager parmi les mentalités désaxées et confuses le sens perdu des valeurs, et à susciter ou vivifier en elles le même besoin de classer, de comparer, de « juger ». Mérite digne de tout éloge en une époque de scepticisme où régnait à l'état endémique ce qu'on a fort bien dénommé « la peur de juger ». (P. JURY, *Lettres*, novembre 1920.)

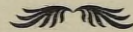
3. *Loi de la maîtrise d'un esprit réaliste sur les choses*. Une fois qu'ont été perçues les lois inductibles de la nature, une fois aussi que l'esprit a découvert l'ordre que présentent la nature des choses et la raison, alors commence la tâche vraiment pratique de l'homme : à lui maintenant de commander à la nature, à lui d'y faire l'ordre à son tour ; à lui d'incarner au sein de la réalité non pas des idées chimeriques, mais un idéal issu lui-même du travail de l'esprit sur le réel ; à lui, en un mot, de réaliser un idéal vrai, ou du réel idéalisé.

L'homme ou plutôt l'esprit apparaît ici dans son rôle souverain ; par la connaissance ordonnée qu'il a tirée de la nature, il maîtrisera celle-ci et la pliera à des fins toujours plus hautes, pour tout rapporter et tout subordonner finalement à ces valeurs suprêmes : « les intérêts de la haute civilisation ou de la religion catholique » (Maurras) (1).

\* \* \*

Bref, juste rapport des idées aux choses, précision et clarté des concepts puis naturelle hiérarchie de ceux-ci ; l'ordre idéal, obtenu par ces analyses et synthèses servant de norme à toute l'activité humaine et aspirant à s'inscrire dans le réel ; tous ces éléments de la mentalité philosophique de Maurras n'expriment-ils pas aussi l'esprit classique du type le plus solide et le plus pur ? Ne sont-ils pas dans la ligne même des directives les plus catholiques ? Ils commanderont tout l'effort du penseur, et son système littéraire et ses constructions politiques (2).

V. HONNAY, S. J.



## Un mouvement à surveiller

### La réviscence du malthusianisme théorique

On assiste dans certains milieux économico-intellectuels à une renaissance, assez curieuse à constater, du malthusianisme. Des hommes comme Hoover, aux États-Unis (pour qui il y a en Europe 100 millions d'habitants de trop) donnent la main à des Anglais comme Bertrand Russell, Wells et surtout J. M. Keynes, à des Italiens comme Guglielmo Ferrero pour prêcher une véritable croisade contre les naissances.

Cette idéologie est une conséquence assez curieuse de la guerre. Après avoir tué une dizaine de millions d'êtres, la guerre aboutit à de la surpopulation par déséquilibre entre les ressources

(1) Que Maurras, agnostique, ne puisse lui-même donner à pareilles expressions, leur sens plénier, quoi de plus évident ? Mais nous qui le lisons, rien ne nous interdit, tout au contraire, nous conseille — Maurras lui-même — d'interpréter dans l'épanouissement de nos convictions métaphysiques et religieuses, des formules qui, à l'intérieur même de la pensée de leur auteur, sont forcément déficientes.

(2) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

et les besoins. Ce simple énoncé suffit à prouver que le malthusianisme n'est pas une solution, que même c'est peut-être le contraire de la bonne solution, puisque le point de départ de tout notre mal, c'est la suppression de dix millions de vies humaines. Peu importe. Il existe toujours une propension au découragement, à la restriction, au refus et c'est elle qui se manifeste dans les récents travaux de cette école dont le centre se trouve à Cambridge.

De fait, un examen superficiel des choses nous découvre un excès de population. Le fait existe pourtant. Il existe en Angleterre. L'Angleterre, réduite à ses propres ressources, pourrait nourrir au maximum 15 à 20 millions d'individus. C'est grâce à son commerce d'exportation qu'elle se procure l'argent nécessaire à l'alimentation du surplus. Pendant de longues, très longues années, ce commerce a été si prospère qu'on a négligé l'agriculture de parti-pris. La culture du blé, par exemple, qui exige assez de main-d'œuvre, a été systématiquement négligée au profit de l'élevage, plus facile et plus rémunérateur. Mais aujourd'hui une crise terrible s'est abattue sur l'industrie britannique : les exportations ont diminué, en même temps les mouvements du change facilitent toujours l'entrée de denrées agricoles étrangères, tant et si bien que l'on assiste, chez nos voisins, à ce spectacle angoissant : une agriculture en complète décadence, de plus en plus incapable de jouer un rôle primordial dans l'économie de la nation, et une industrie qui chôme. En même temps le nombre des naissances, donc des bouches en plus à nourrir, des travailleurs en plus à occuper, dépasse, chaque jour, du double celui des décès. Rien qu'en Angleterre et au pays de Galles, il y a tous les ans un excès de 400.000 âmes qui jette les économistes dans le plus profond désarroi. On songe à organiser en grand l'émigration.

\* \* \*

Il y a également surplus démographique en Italie. Le gouvernement italien ne sait que faire des activités de plus en plus nombreuses qui ne trouvent pas emploi. Il songe à les utiliser pour le peuplement de vastes régions en Asie-Mineure, en Russie méridionale. Tous les ans l'Italie, pays relativement pauvre, s'accroît de 500.000 âmes, et ce n'est pas ce fait qui est de nature à diminuer la turbulence de sa politique intérieure. Communistes et fascistes sont des *partis de jeunes gens*, amoureux de querelles.

L'Allemagne, avec ses 600.000 naissances de plus que de décès, nous présente le même tableau. Jadis elle exportait ce capital humain ; mais la guerre a supprimé ou presque ce mouvement, et de plusieurs centaines de mille l'émigration est tombée à 20, 25 mille. On ne sait que faire de ce surplus, qui encombre les villes et qui donne au *Reich* l'idée de plus en plus arrêtée d'utiliser pour des fins de revanche militaire ces énormes bataillons.

En Autriche, même crise. Dans le Sud-Africain, la question se complique d'une rivalité de races. La paix anglaise a supprimé les luttes intestines entre tribus noires, dont la rivalité sanglante couchait par terre, chaque année, des milliers de cadavres, ce qui maintenait la population dans un état d'équilibre à peu près satisfaisant. Aujourd'hui l'accroissement des Zoulous et des Hottentots marche à pas de géant et dans les mines la concurrence de la main-d'œuvre indigène, de plus en plus irrésistible, conduit à des conflits tragiques.

\* \* \*

Mais rien n'approche des difficultés démographiques — moins réalisées que prévisibles — où se débat le Japon. Tous

les ans sa population s'accroît de 6 à 700.000 habitants et, après plusieurs spécialistes anglais, qui voient l'avenir en sombre, comme M. Bertrand Russell, le baron Keikichi Ichimoto, de Tokio, vient de jeter le cri d'alarme.

Que faire de ce surplus de 700.000 âmes, de 700.000 corps que le Japon, démographiquement saturé, ne peut plus nourrir de ses propres ressources ? La question ne saurait être résolue que par deux procédés : l'émigration ou l'importation de nourriture.

L'émigration est impossible pour les raisons que voici. D'abord il ne saurait être question de l'Australie ni des États-Unis. Ces deux pays ont voté des lois terribles contre l'immigration jaune et le Japon, pour éviter toute espèce de conflit possible, s'est engagé à l'interdire chez lui, au point de départ.

Restent la Corée, la Mandchourie, la Sibérie. Là rien n'empêche le trop-plein japonais de se déverser. Aucune mesure législative ne l'arrête. Aucune mauvaise volonté n'est à craindre. C'est que l'Asie se défend toute seule, et avec la plus décisive des armes, contre la pénétration démographique japonaise. Les émigrants japonais, en effet, ne sauraient concurrencer le travailleur chinois ou coréen qui travaille pour 30 ou 40 yens par jour. De fait, en dépit des efforts infatigables de la *Compagnie pour le développement oriental*, organisation officieuse dont le but est de soutenir, au point de vue du peuplement, la politique impérialiste du gouvernement japonais, c'est à peine si, depuis dix ans, l'émigration japonaise en Corée a atteint un total de 30.000 travailleurs agricoles : 3.000 par an, une misère. Ainsi donc, puisque là même où il dispose de tous les atouts, y compris celui de la souveraineté, le Japon n'arrive à aucun résultat en Asie, force lui est de se retourner du côté des autres pays de l'Amérique qui sont plus accueillants que les États-Unis. Le Mexique, les Républiques centre-américaines, sud-américaines sont en effet disposés à recevoir, ou à tolérer, la main-d'œuvre japonaise.

Oui, mais alors une autre question se dresse, plus catégorique et plus insurmontable que les précédentes, la question d'argent, la question de distance, la question de transport. Il faut déboursier environ 20 livres sterling par tête pour conduire là-bas les émigrants, et 20 autres livres pour subvenir à son entretien en attendant qu'il ait trouvé une occupation, soit en tout 40 livres par tête. A moins de réduire de moitié d'une façon permanente les budgets de la guerre et de la marine, une telle dépense est impossible.

Mais ce n'est pas d'ailleurs encore fini, car avec quoi transporterait-on une pareille masse de passagers ? Un bateau du type *Shinyo Maru* peut emmener environ 800 passagers, et il lui faut à peu près deux mois pour le voyage aller et retour du Japon à l'Amérique du Sud. En supposant six voyages annuels, chaque bateau peut prendre à son bord 4.080 personnes. Ainsi 120 bateaux du type *Shinyo Maru* seront nécessaires pour faire face à une émigration de 600.000 individus. Comme ce bateau jauge 20.000 tonnes, on devra donc mobiliser tous les ans 2.400.000 tonnes pour cette besogne. Or le Japon (statistiques de 1920) ne dispose que de 2.920.000 tonnes. L'impossibilité de ce recours éclate donc aux yeux.

Puisqu'on ne peut envoyer les nouveaux venus gagner leur vie en dehors du territoire national, force est donc d'envisager le meilleur moyen de les nourrir. Le Japonais s'alimente surtout avec du riz. Les perspectives ne sont guère plus consolantes sous ce rapport que sous les autres.

L'augmentation de la population japonaise depuis 10 ans a été de 14 %, celle de la superficie cultivée de 5 %, celle de la production du riz de 10 %. A mesure que le bien-être

augmente, la consommation du riz augmente aussi. Aujourd'hui elle s'élève environ à 1,15 kokou par tête (le kokou vaut à peu près 5 boisseaux anglais, soit à peu près 182 litres).

Pour faire face à cette demande croissante, on a dû importer de plus en plus : depuis 1913 jusqu'à 1918, les importations de riz ont tourné autour de 3 à 4 millions de kokous par an.

Supposons maintenant que le mouvement général de ces diverses augmentations se maintienne, mettons jusqu'en 1931. Quelle sera alors logiquement, inéluctablement la situation ? La population sera sans doute alors de 62.000.000 d'âmes, et encore en n'évaluant sa croissance qu'à 12 % ; quant à la consommation du riz, elle atteindra 86.000.000 de kokous (à raison de 1,4 k. par tête et par an) ; sa production par contre n'atteindra que 66 millions de k. (à raison d'une augmentation de 10 %). Le déficit sera donc de 20 millions. Au taux de 20 yens par kokou, il sera nécessaire de déboursier 400.000.000 de yens pour solder cette importation.

Le commerce japonais depuis dix ans n'a augmenté que de deux à quatre fois et l'importation du riz figure au bas de l'échelle. Il faudrait envisager en 1931 qu'il ait augmenté, par rapport aux chiffres actuels, de six ou sept fois pour faire honneur à la demande.

Les raisonnements du baron Ichimoto, qui se plaint amèrement de la légèreté avec laquelle le gouvernement japonais s'occupe ou plutôt ne s'occupe pas de ce problème gigantesque, paraissent irréfutables. Il n'y a rien à lui opposer, si ce n'est que la nature a une tendance profonde à se débrouiller toute seule quand les hommes ne viennent pas à son secours.

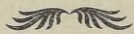
\* \* \*

Un penseur qui n'est pas catholique, mais dont la pensée voisine souvent avec celle des catholiques, Benedetto Croce, sans méconnaître que l'accroissement de la population, quand il a lieu, pose des problèmes *sui generis*, refuse de s'halluciner sur cet épouvantail. La nature, dit-il, a des moyens à elle, que nous ignorons ; le monde est rationnel, co-rationnel à l'homme, ayons confiance. N'oublions pas que l'excès de population a été très souvent l'origine de progrès intenses et durables.

Il est intéressant pour les catholiques de noter cette offensive et cette défensive. Une tactique subtile se dessine en Angleterre de rendre la natalité responsable de tous les embarras du moment. Cela va être aussi commode, et aussi superficiel, que d'accuser l'impérialisme français.

Il y a donc intérêt pour nous à suivre ce mouvement de Cambridge. Si j'ai cité l'exemple du Japon, c'est qu'il pose, en termes malthusiens (relation du nombre des habitants avec les ressources alimentaires) un problème qui *paraît* sans issue et auquel la nature — disons la Providence — saura trouver une issue. Le cas est donc prodigieusement instructif à suivre. Et ce ne sera l'affaire que de quelques années.

RENÉ JOHANNET.



## Enquête sur l'esprit de la jeunesse

### Deux jeunesses et leur conflit

Le fait social dominant de notre vie publique — encore qu'à ma connaissance on ne l'ait pas exactement formulé et probablement parce qu'il est assez mal discernable —, c'est la persistance, sous une appa-

rente unité, dans un amalgame mal fondu, de deux nations sur notre sol : la Belgique du dehors et la Belgique du dedans, celle-ci qui a subi l'occupation ennemie, celle-là qui a connu l'émigration à l'étranger. Il ne faudrait pas gratter bien loin sous certaines manifestations sentimentales : la joie du retour au pays, l'allégresse de retrouver des absents, pour découvrir une antinomie plus foncière, de même que maintes crises publiques s'éclaireraient singulièrement si on les considérait sous ce jour particulier.

Or la jeunesse me paraît plus précisément représentative dans l'un et l'autre camp de cet état d'esprit, tant parce qu'elle en constitue le ferment d'activité le plus éneigique, que parce que, plus malléable, elle a opposé moins d'endurcissement d'habitude aux influences de l'esprit nouveau. Bornons-nous donc à considérer dans ce miroir à rayons convergents, le reflet de la double mentalité que nous signalions plus haut. Et puisque force nous est d'appartenir à l'une ou à l'autre et qu'il faut être sinon partisan, en tous cas, d'un point de vue, disons tout de suite que nous étions de la fraction des « Belges sans-terre » et que nous avons pour ainsi dire découvert la patrie au retour de l'exil.

Indice remarquable : cette première jeunesse, celle que j'ai appelée « du dehors », a, presque tout entière, passé sous les armes. Elle n'y était — faut-il le dire ? — nullement préparée. Je crois d'ailleurs que c'est une utopie que de se croire préparé à la guerre, j'entends : se croire moralement apte à être détruit de toutes manières. Le vivant qui, pour s'y mieux attendre, se sera mis dans la peau d'un mort, n'en sera pas moins péniblement surpris par l'arrivée de la Camarde : chaque homme n'a jamais vu qu'une fois le visage de la mort. De même on n'improvise pas son âme dans les batailles ; généralement on fait les gestes qu'il faut, les gestes d'endurance et de bravoure : le courage vient après, parfois, car c'est affaire d'habitude. Car, pour imprévue qu'elle fût, cette disposition sera loin d'être passagère. Donc cette jeunesse a connu la saveur du danger. Du risque aussi, de l'action, de la misère physique et de la désagrégation morale, tous sentiments qui reviennent aussitôt comme un arrière-goût à la bouche des anciens combattants quand ils ont dit le mot « front ». On peut en parler infiniment, mais je préfère m'en taire, puisque d'autres en ont fort bien dit (1). Il suffit d'une allusion. En même temps, dans ce creuset, dans ce brasier elle avait vu s'érouler peu à peu tous les éléments d'un ordre dont elle avait accoutumé d'envisager la pérennité, et lambeau par lambeau, toutes les pièces ajustées de l'équilibre européen, de l'organisation politique, de l'agencement économique, de la hiérarchie sociale, des principes moraux eux-mêmes, venaient se dissoudre dans cette coulée ardente, dont quelque fondeur divin semblait vouloir mouler un monde nouveau. Ainsi l'appréhendait-on, l'espérait-on peut-être. Il s'avéra que le monde, ses cadres du moins — car les individus avaient péri physiquement ou socialement — que ce qu'on appelle le monde n'avait pas fort changé. Mais il était resté ce sentiment d'un cataclysme social, où chaque individu avait pour devoir de se cramponner à quelque chose, le plus souvent à lui-même, pour subsister à la débâcle.

Voici donc une habitude de l'action de l'initiative hardie, ce sentiment de l'isolement individuel : que l'ultime responsabilité gît en soi-même, que le dernier recours dans le péril, c'est encore soi — qui se trouvent assez brusquement transplantés dans un univers calmé mais ruiné. Comment se comporteraient ces déracinés ? Je crois malheureusement qu'ils feront montre d'une trop grande indifférence à l'égard des croyances et des doctrines. Quoi qu'on ait dit sur l'esprit qui soufflait sur les mêlées, l'influence des idées ne fut jamais bien perceptible ni secourable à l'homme isolé dans la fournaise. Je crains qu'il ne les considérât plutôt comme des armes impondérables qui prenaient, d'après le champion qui les ceignait, des partis singulièrement opposés.

Il faudra donc excuser un certain scepticisme chez des cerveaux qui ont vu les idoles les plus sacrées servir un peu à toutes fins, ou, si l'on préfère, prendre des allures très pragmatistes. On ne s'étonnera pas plus que maints respects aient sombré. Les leçons, le poids du passé, pour vénérables qu'ils fussent, font aisément figure de fétiche, pour l'homme mis seul en présence de lui-même, dans un désert où tout ce qui sera, sera l'œuvre de ses mains. Une certaine insubordination est de mise dans les grands travaux individuels. Je crois que l'on veut nous leurrer en prétendant que cette génération a le goût de l'autorité. La contrainte n'a jamais engendré que la révolte. Or l'autorité de la guerre, poussant les individus dans des voies peu attrayantes, ne barguignait pas sur l'exécution. Cette disposition qu'on appelle par euphémisme la force des choses excusera les soldats d'être souvent si mûrs pour le

(1) HOORNAERT. *Les Ceinturons de la 88<sup>e</sup>*. LEKEUX. *Mes Cloîtres dans la tempête*.



désordre. Que ce soit maintenant cette anarchie elle-même — ou la crainte instinctive de ses excès — qui pousse dans les bras de l'autoritarisme le plus absolu, de la plus intransigeante confession sociale, il n'y a pas là de quoi s'émerveiller, car c'est un phénomène classique. Mais c'est encore une manifestation de cette inquiétude de l'esprit, de cette instabilité des cœurs, de cette effervescence de l'individualisme ou la guerre nous a laissés, quand ses fumées se dissipèrent à l'horizon.

Cette génération désarmée se mit à la tâche avec une sorte de fièvre. Dans une adaptation providentielle aux besoins de l'heure, elle montrait une préférence accentuée pour les réalisations fructueuses, et, dédaignant les recherches spéculatives, elle se jeta à corps perdu à la conquête de l'argent, ce qui constitue, on le sait, le revers individuel de ce qu'on appelle d'un terme général : la reconstruction économique. Son souci de regagner le temps perdu la poussa à brûler les étapes, à bousculer les cadres et les filières, à s'essayer dans des voies diverses, sous le fallacieux prétexte d'être prête à agir, parce qu'elle se croyait capable de tout, en réalité par une manifestation nouvelle de son incertitude sur le choix de sa route.

Cette disposition d'esprit nous fait pressentir l'attitude de ces jeunes gens devant l'un ou l'autre des problèmes collectifs qui se posent à notre peuple.

Il est assez piquant que, pour ce qui touche aux relations avec l'ennemi de la veille, ces combattants représentent la fraction modérée et presque conciliatrice de l'opinion. Que l'on ne croie pas que je joue au paradoxe ; la matière est trop grave et l'esprit qui prend la peine de se livrer aux associations de faits, plutôt qu'au jeu des mots, me donnera raison de constater l'étrange phénomène. Ces jeunes gens ont combattu pendant des années un ennemi invisible et l'on sait que les mobiles d'ordre intellectuel cèdent bien plus aisément que les impulsions d'ordre sensible. C'est de cet ordre que relèvent les rancunes du pays occupé, et c'est ce qui explique que l'ennemi soit assuré de trouver ses plus tenaces adversaires parmi les gens d'aspect paisible qu'il se donnait l'illusion de côtoyer paisiblement. De même pour avoir toujours envisagé ces questions du point de vue mondial — ils conservent au cœur le sentiment d'être des « Alliés » — ils déplacent plus aisément notre petit pion sur le vaste échiquier politique, avec un sens des dépendances internationales qui ne se prend qu'à l'extérieur et, mieux encore, dans les conflits extérieurs.

À l'intérieur, ce n'est pas cette jeunesse qui apportera les ferments de division. Son indifférence aux évangiles tout préparés la prémunira déjà de tout sectarisme. Et puis elle était revenue si oublieuse des anciennes divisions, que, pour égoïste qu'elle fût, le seul sentiment de cohésion qu'elle admit était une certaine camaraderie d'armes ; sentiment taciturne et rude, qui naît entre gens qui souffrent en commun peines et périls, et le savent si bien qu'ils n'éprouvent jamais le besoin de le dire. Cette fraternité est un lien secret, un signe de ralliement des cœurs, qui retrouve aisément ses adeptes dans le péril et les prédispose à se réformer en bandes, à conserver, par quelle habitude inconsciente ! les cadres militaires. Qu'ils aient la tentation de recourir à la violence, pour vider les difficultés, quoi d'étonnant pour des énergies sans emploi à leur mesure et persuadées de la seule efficacité de l'action personnelle, ou collective avec les « camarades » ?

Et les voilà, toutes préparées aux manifestations envahissantes d'une Union civique, ou de quelque Fascisme latent.

Or, pendant qu'une partie de notre génération menait la rude aventure, l'autre se terrait autour de ses clochers. Celle-ci, non plus vagabonde comme l'autre, mais bien casanière ; non plus désorbitée, mais un peu routinière ; pas aventureuse, au contraire timorée, recluse, repliée. Aussitôt qu'elle fut libérée de l'état de contrainte, elle n'eut qu'à continuer son petit train de vie, — en respirant un peu plus largement. Elle eut, il est vrai, une tentation de s'émanciper ; ce fut au retour des vainqueurs, quand elle vit passer cette aile de la gloire dont elle avait timidement rêvé. Il se dessina un mouvement vers l'armée, que les anciens abandonnaient sans vergogne : c'est elle qui remplit aujourd'hui tout le cadre subalterne. Quant au reste, elle entra sans gêne dans les voies toutes faites que lui avait aménagées la tradition. Nous en déduisons facilement qu'elle sera sage, et ne se permettra aucune fantaisie qui sorte de l'ordinaire. Son coup d'œil manquera un peu d'ampleur et de « point de vue » s'il lui est donné par contre d'avoir suivi de près la vie locale. Elle en continue les coutumes par un certain goût de l'association du coude à coude familial, de la sociabilité qu'elle a puisé dans les collèges, les patronages, les corps si intéressants du « scoutisme ». En même temps elle garde la sage direction de ses maîtres, dont les lisières persistent à la soutenir. Insensiblement nous sommes arrivés à des fournées, plus jeunes, si différentes de leurs aînés, qu'on

peut les nommer une génération nouvelle. Car déjà ils se bousculent et se sentent en conflit.

Souvenons-nous du retour des combattants, presque pris au mirage de leurs propres aventures, un peu grisés de leur gloire et d'avoir bu à la coupe amère du risque et de l'action. Quelle surprise de retrouver ces frères prudents, quel dédain bientôt, quelle arrogance trop aisée ! Et puis leur peine à s'acclimater, à reprendre des habitudes abolies, à rentrer dans des cadres étroits, à se tasser, confondus dans la masse du peuple. Ils sont exigeants et mal satisfaits, la prévenance se lasse et bientôt ils voient surgir dans leurs avenues ces concurrents effacés et menaçants, qui sont presque toujours plus jeunes qu'eux. Il n'est pas difficile de prédire qui doit l'emporter de la tradition laborieuse, cohérente, rassurante et modeste des fils du foyer, ou de l'inquiétude active mais fantasque et souvent nostalgique, des enfants prodiges. Le sol aime qu'on le serve et le rêve reste toujours un article d'exportation. C'est ce que devinent confusément ceux qui portent un passé trop capiteux : le mirage est un attrait vers l'au-delà, vers le dehors.

Partiront-ils tout entiers, je veux dire, leur esprit, leur marque ? Car forcément les uns retourneront à la dispersion et les autres rentreront dans la masse, — et c'est encore partir que de s'oublier. Reprendront-ils donc tout à fait leur place dans le rang, bien encadrés, et poussés comme il convient, par la vie montante ? Ainsi le voudrait la loi inexorable de l'avenir des peuples : passer très vite dans le courant qui replonge dans ses flots ceux qui prétendent émerger. Ou bien quelque chose d'eux-mêmes laissera-t-il une trace, un vestige dans la vie nationale, de sorte qu'un historien puisse dire : dans telle institution, dans tel monument, je relève le signe d'une génération qui a fait la guerre ?

Dans la solution de toutes les angoissantes questions d'après-guerre sur notre dualisme, notre culture, notre organisation économique, la cohésion nationale, la paix religieuse, apporteront-ils leur réponse propre ou du moins l'écho de leur voix ? Je le crois, si à quelque conception plus large, à quelque tentative plus hardie, à quelque idée vraiment libératrice et nouvelle, on pourra reconnaître, avec l'assurance d'un croyant devant le miracle, cette petite flamme tourmentée et légère, comme un feu follet sur le cratère, ou depuis des siècles le volcan s'est éteint.

Baion HERVÉ DE GRUBEN.



## L'examen de conscience de Décadi

A M. GEORGES GOYAU

Contenter tout le monde et son père, sera toujours difficile, Monsieur et très honoré Maître. Puissions-nous, écrivains catholiques, contenter d'abord notre Père qui est au ciel !

Je m'en suis très sérieusement soucié, vous le savez, en écrivant la peu sérieuse histoire de ce petit Décadi dont vous avez eu la bonté de vous déclarer protecteur. J'aurais voulu qu'il plût, comme le jeune Samuel, tant à Dieu qu'aux hommes. A tous les hommes, non. C'était trop demander pour un livre qui rit à peu près de tout sauf du bon Dieu, et que ne relève aucun piment d'érotisme.

Je me résignais donc à essayer les dédains de ceux qui préfèrent les émonstilleurs problèmes de la puberté à l'écœurante innocence du premier âge. Je pressentais le chagrin de ces hypocondres

*Qui dans leur sombre humeur se croiraient faire affront,  
Si les Grâces jamais leur déridaient le front.*

Je ne m'attendais pas à provoquer l'irritation et le scandale.

Décadi, en venant au monde, a été jugé aussitôt par de vaillants anonymes, impur, impie, voire sacrilège. Aujourd'hui, on se met en tête qu'il jette sur la congrégation des Frères de la Doctrine un discrédit irrémédiable. En représentant un

bon Frère qui met en pénitence un petit garçon indiscipliné, je taxe de « cruauté » notre enseignement congréganiste ; et comme, pour comble d'horreur, ce bon Frère est « mal rasé », le scandale n'a plus de bornes, la situation juridique de la congrégation est compromise !

Faut-il rire ? Faut-il pleurer ? Je ne ris pas, car on me nuit injustement et je n'ai point assez de vertu pour le supporter avec patience.

Si je n'avais pensé faire là qu'un poème en prose, Monsieur, j'essayerais d'écouter « avec une égale modestie », suivant le conseil de La Bruyère, les louanges et les blâmes ; puis, je l'ouvrerais une dernière fois, avec une tendresse inquiète, afin d'en savourer encore les beaux endroits, je le rangerais dans ma bibliothèque et je songerais à écrire un autre poème en prose.

Mais tout en m'assignant pour premier but de colorier de jolies images et de tracer des caricatures aussi adroites que possible, j'ai eu des arrière-pensées morales, sinon moralisatrices, des préoccupations religieuses, sinon apologétiques. Il ne m'est jamais sorti de l'esprit qu'un livre agit sur les âmes ; bon ou mauvais, fort ou médiocre, il sème quelque chose ; les plus insignifiants sont comme cette petite fille de la vignette Larousse, qui souffle à tous vents les aigrettes poilues du pissenlit. Il n'est si menue graine qui ne lève quelque part.

Quand un auteur écrit dans ces dispositions, il peut bien ne point mépriser la réussite littéraire, mais il souhaite beaucoup moins des admirateurs qui se pâment, en s'écriant : « Quelle musique ! quelle couleur ! », que des amis qui lui disent en souriant : « Je sens et je comprends comme vous ».

J'en ai trouvé bon nombre, je m'en honore. Vous le premier, Monsieur, qui n'avez pas craint de partager la fortune de ce petit enfant, prédestiné, nous assure-t-on, « à divertir les indigents d'esprit ». Car c'est le fort de certains critiques d'injurier et de bafouer, par-dessus l'auteur, les lecteurs trop indulgents à l'ouvrage qui leur déplaît, en quoi ils montrent, comme Trissotin, l'intrépidité de leur opinion.

Injures et sarcasmes ne mènent à rien. Expliquons-nous à l'amiable. Qu'ai-je voulu ?

J'ai voulu démontrer, en une série de tableautins, que l'éducation chrétienne est aimable et salutaire. J'ai voulu faire sentir l'atmosphère de douceur qui imprègne nos vieux foyers français ; dépendre l'initiation d'un enfant à la vie religieuse et les premières réactions de sa conscience. Plus d'un estime que j'ai été inférieur à ma tâche. Eh bien, oui, je le confesse hautement, j'ai été inférieur à ma tâche.

Car, pour exposer dignement les mystères de Dieu, il eût fallu le cœur d'un grand saint et les moyens d'un grand artiste. Même dans une âme d'enfant, aussi peu élevée en spiritualité que celle de mon Décadi, les opérations divines ne sont-elles pas ineffables ? Or, je n'ai vu que ce que peuvent voir des yeux de chair, je n'ai su parler qu'un langage humain, je me suis montré foncièrement incapable de manier le surnaturel.

Ai-je fait au moins assez d'efforts pour me rapprocher de l'idéal ? Pour rendre l'exquis et profond sentiment de la piété catholique ?

Je ne réponds rien au critique séculier qui met en doute celle de Décadi, parce qu'il ne lui découvre « ni angoisses, ni doutes ». Heureux homme, celui-là, s'il a connu le doute avant ses dix ans ! Mais quand on va me chercher saint Augustin ou Mgr de Ségur, que puis-je répondre, sinon que je regrette fort de n'être point un docteur de l'Église ?

Qu'exige-t-on de l'écrivain profane, du réaliste que je suis ?

J'apporte un document de psychologie et d'histoire. Je dépeins une paroisse de province, aux environs de 1880. Voilà la pauvre humanité moyenne de tous les jours : des vieillards qui ne rêvent pas, et des bambins qui n'ont pas de visions, comme ceux du prophète Joël ; des hommes d'Église, tous braves et saintes gens, mais d'inégale valeur ; des dévotes ; à la tête chargée de ces « fables ineptes » que l'Apôtre oppose à la vraie piété, et qui courent de porte en porte, « non seulement oiseuses mais verbeuses » ; enfin, voilà un enfant, comme il y en a des milliers parmi les enfants des hommes, plein de défauts et plein de dons, de dons dangereux, — *ecce somniator* ! — qui le mèneraient loin, si on ne lui enseignait en quoi, dit le Psalmiste, « l'adolescent corrige sa voie ». Or, son milieu chrétien le lui apprend, l'atmosphère chrétienne le baigne, et Décadi est un bon petit gars, et ceux qui s'y connaissent sentent qu'il serait tout autre sans la grâce de Dieu.

C'est peu pour édifier nos fidèles, me dira-t-on.

Dieu veuille, répondrai-je, que ce soit assez pour éveiller chez les infidèles ces tains souvenirs de leur enfance, plus favorables à la « moralité humaine » que les enseignements de la *Garçonnie*. En tout cas, c'est quelque chose au milieu du blasphème et de l'impudicité qui s'étalent aux devantures de nos librairies.

Je me suis tenu dans les généralités d'un conte bleu ; j'ai perdu l'occasion d'achalander tel pèlerinage recommandable ou telle forme particulière de dévotion. C'est qu'en dépit de mes allures désinvoltes, j'étais miné de scrupules et d'embarras. J'avais à introduire la piété dans la littérature de l'enfance, et je ne voulais pas faire de la littérature de piété.

— Mais le ton de l'ouvrage déconcerte ! Mais ce perpétuel badinage inquiète, en pareil sujet ! Mais les « réalismes » choquent !

J'en conviens, j'ai manqué plus d'une fois de mesure et de distinction. La raison en est assurément que le ciel m'a refusé un goût impeccable, mais aussi que j'ai peint des milieux où le suprême bon ton ne régnait pas toujours. Décadi n'est pas un de ces petits garçons de luxe, dont la maman, à mesure qu'ils grandissent, se fait de plus en plus jeune, élégante et jolie. En est-il moins innocent ? Voit-on rien, dans le cadre où je le place, qui blesse la souveraine révérence due à son âge ?

Ses questions indiscretes ne sont qu'un poncif du genre. On m'eût reproché de les avoir omises ; tous les lecteurs les attendaient. Qu'on ne lui prête donc pas de perversité, ou même de malin plaisir à embarrasser son monde, quand il s'enquiert sur un tableau de Vénus : c'est un enfant formé à la modestie et que la nudité offusque. L'impudeur même, qui vient de l'ignorance du mal, est préférable à la pruderie qui en dénote une trop grande science.

Je regrette de n'avoir pas atteint à ce point mathématique où le tact littéraire s'unit à la délicatesse morale ; si je m'étais fait, par exemple, une idée assez haute de la « nature réparée », j'aurais épargné un brocard naturaliste aux langes d'un petit chrétien. Mais je regrette davantage la verve trop pétulante qui met en grand danger mes bonnes intentions. A qui prend l'enjouement pour du persiflage, la plaisanterie pour de la dérision, à qui ne veut voir que de l'ironie où je n'ai pensé mettre que du franc comique ou de la bonhomie honnête, Décadi paraîtra sans peine irrévérencieux.

Je l'ai voulu satirique. On s'en permettait d'autres aux

époques de foi. Hélas ! nous ne pouvons plus prétendre à l'heureuse naïveté des vieux âges. Avant de quitter cette terre, elle s'était réfugiée dans un de nos diocèses français. Elle n'y est plus.

Connaissez-vous, Monsieur, des textes « expurgés » de Décadi ? Une revue catholique, en citant longuement mon prologue, commence par oublier ma profession de foi, néglige de dire avec quelles intentions conscientes et déclarées j'ai entrepris l'étude d'une enfance pieuse. Que ces intentions soient erronées en principe ou mal remplies en pratique, j'en bats ma coulpe quand on me le démontre, mais au moins qu'on me les reconnaisse !

Dans la *Bataille de Lépante*, on supprime le passage où je me moque de ceux qui se moquent des Frères de la Doctrine. On ne l'a pas compris. Dure extrémité que d'en être réduit à expliquer un bon mot ! Mais voyez l'excès de mon malheur. J'avais d'abord écrit : « ... surnommés Ignorantins par des imbéciles qui, etc. » Or, quelques jours après, j'entendais cette même expression de la bouche d'un brave catholique, lecteur de la dite revue. Je me hâtai de me corriger.

On ampute de deux adjectifs ma phrase sur ces Annales de la Propagation de la Foi qui ont réjoui ma jeunesse. Deux adjectifs, c'est beaucoup. Mais j'en cède un, au choix.

J'admire seulement qu'on laisse « le Saint Père au milieu de ses galères », et surtout qu'on tolère des Fidèles qui se noient. Comprenez-vous, Monsieur, que des fidèles puissent se noyer ? Les anciens Grecs disaient, par manière de proverbe, pour désigner un sot, un ignare, une mazette : « Il ne sait ni lire, ni nager », et je vous avoue, à ma honte, que mon livret militaire contient cette dernière mention. Nos fidèles savent lire, et comprendre ce qu'ils lisent... mais si je laisse soupçonner qu'ils ne sont pas plus forts que moi en natation, ne vais-je pas leur attacher un ridicule indélébile, les livrer « aux calomnies haineuses, aux sottes railleries des mauvais journaux » ?

Je crois bien sincèrement n'avoir manqué de respect qu'à ce qui n'en mérite point. J'ai ri sans méchanceté de quelques dévots risibles. On m'accuse d'égratigner des usages vénérables. Vraiment, j'ignorais qu'il fût d'usage de boire de l'eau bénite.

Qu'on me pardonne donc en considération de mon admirable courage, car il en faut beaucoup pour attaquer un monde qui se juge inattaquable. Ou du moins qu'on m'inflige la peine exacte du talion ; qu'on se moque de moi, comme j'ai fait des autres. Mais, pour quelques pétards que ce pauvre Décadi fait partir dans la sacristie, voilà des gens qui lui courent sus, armés des verges de fer du terrible Roboam !

Monsieur, je ne connaîtrai jamais ce beau plaisir de déplaire qui envrait d'orgueil Barrès adolescent. Le bon saint Basile nous dit que l'abeille est une petite bête qui fait peu de mal à ceux qu'elle pique, mais si elle y laisse son aiguillon, elle en meurt. Certains ne m'accordent pas plus de cœur qu'à un moustique, et pourtant, il faut que je sois bien fort en colère pour oublier que « déplaire » est presque synonyme de « affliger ».

Il me peine qu'on veuille arracher aux enfants ce livre où j'ai essayé de mettre deux choses dont les hommes ont besoin à tout âge : de la vérité et de l'amour. Les uns, parce qu'il est trop « piquant », les autres, parce qu'il est trop « fade », proclament Décadi pernicieux pour la jeunesse. Le danger paraît tel, qu'il détermine M. René Lalou à signaler, dans un récent Manuel, cet ouvrage « plein d'artifice et vide d'art », bien que ces sortes d'ouvrages soient précisément de ceux que devraient

passer sous silence les historiens de l'art littéraire, exposés par ailleurs à tant d'omissions et d'oublis.

Je n'ai jamais prétendu écrire pour l'enfance. Je me suis tout au plus préoccupé de faire en sorte que des parents chrétiens n'eussent pas à rougir de moi devant leurs enfants, et que les enfants eux-mêmes n'eussent rien à craindre si Décadi leur tombait entre les mains. La Hollande en publie une édition scolaire, tandis que l'Amérique se refuse à le laisser *in any hands*. Bon voyage ! Que quelques lecteurs, petits ou grands, y trouvent leur compte. Ce serait une singulière malchance que d'être à la fois trop puéril pour les grands et trop difficile pour les petits.

Il y a là nombre de choses incompréhensibles aux enfants. Mais ne convient-il pas de leur montrer parfois des choses qui leur passent, comme on dit, par-dessus la tête, pour les forcer à la lever ? C'est aussi, je crois, l'avis de M. Anatole France.

Quel dommage que je ne puisse me mettre sous la protection de ce grand homme, auguste défenseur des livres vertueux ! Que de gens cependant me poussent dans ses bras ou veulent m'attacher de force à son corbillard triomphal ! Les uns m'écrasent sous sa gloire. Les autres me l'imposent d'office comme professeur d'ironie. Une dame obligeante veut faire asseoir Décadi à sa droite, au firmament de la Libre Pensée. Un malheureux critique s'imagine apercevoir, derrière mon Jésuite, l'ombre lointaine de ses cornes, et s'en évanouit du coup si piteusement, qu'il me faut lui administrer un cordial. Oubliez-vous que tout écrivain aspire à la fière devise des Rohans : « Être un tel, ne puis ; tel autre, ne daigne ; je suis moi » ?

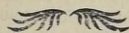
Prétendre que je ne dois rien à M. Anatole France, serait noire ingratitude. On doit éternellement quelque chose à ceux qu'on a admirés à vingt ans. Mais que dans ma formation intellectuelle et artistique, son influence soit prépondérante, je le laisse à dire à qui s'y connaît mieux. Je sais seulement ne l'avoir ni lu, ni pratiqué, plus qu'aucun des autres maîtres qui se sont offerts en modèle à ma jeune génération. J'ai ouvert pour la première fois, au printemps dernier, les *Opinions de Jérôme Coignard*, et me suis arrêté à l'histoire d'Hélène Gillet que j'avais lue, depuis vingt-cinq ans, dans Nodier. Il est vrai que tout cela ne peut n'être qu'une preuve de plus des foudroyantes fécondations du génie. Bâtard ou disciple, le choix m'embarrasse fort.

Mais ne dirait-on point que j'examine Polyeucte ?

Décadi n'est qu'un petit livre. Eût-il autant de pages que les *Terrains à vendre* de Céard ou le *Briollet* de Brillant, il n'en serait pas plus grand. Pour créer cet enfant, pour lui souffler ma vie, j'ai dû me rapetisser à sa taille, comme l'Ancien d'Israël : il m'en est resté des courbatures. Je n'ai plus eu assez de force pour m'élever au-dessus de mon sujet. De tous les reproches qu'on pourra m'adresser, voilà, si je suis sincère, qui m'ira le plus à cœur... Mais enfin, si ce petit livre, écrit *ad utilitatem* et suivant la mesure que m'a départie Celui qui dirige les œuvres de nos mains, peut servir à quelque chose, il vaut bien la peine de le défendre. Et si j'y mets quelque âpreté, c'est que j'en devine les faiblesses.

Médallions peints à la loupe, miniatures sous verre grossissant, dans des bibelots d'ivoire, quoi de plus fragile ? C'est ce que je vous confie, Georges Goyau, mon bon maître. Que personne ne me le casse !

PAUL CAZIN.



# Les idées et les faits

## Chronique des Idées

### Le centenaire de Renan

Je me souviens comme d'hier de l'involontaire frisson qui me saisit il y a quelque quarante ans en apprenant la mort de Renan. « Il a vu le Christ, me disais-je, dont il fut ici-bas le plus retentissant blasphémateur ». Tête à tête redoutable du Juge suprême et de celui qui donna à Jésus le baiser de l'Isariote. Car on aura beau dire, l'éloquence officielle peut se déborder tant qu'elle voudra en dithyrambe, exalter le savant, l'idéaliste, l'historien, le littérateur, l'artiste, le philosophe : de tous les panégyriques et de toutes les tanfares il reste que Renan fut l'auteur de la *Vie de Jésus*, le renégat, « traître avec sensualité », le pire peut-être de ceux qui dorment dans l'Haceldama de l'histoire. Des torrents de louanges académiques n'effacèrent jamais sur son front le stigmate du sacrilège apostat.

Était-il parvenu à tuer la foi dans sa conscience chloroformée ou, comme le prétendait Vuillot, « n'aurait-il pas osé regarder en face un crucifix, craignant de voir le sang couler... ? » Il affecte dans ses *Souvenirs de Jeunesse* une telle sérénité à la pensée de la mort qu'on se prend à douter. « Je reçois, écrivait-il, plusieurs fois par an une lettre anonyme, contenant ces mots, toujours de la même écriture : « Si pourtant il y avait un enfer ! » Sûrement la personne pieuse qui m'écrit cela veut le salut de mon âme et je la remercie. Mais l'enfer est une hypothèse bien peu conforme à ce que nous savons par ailleurs de la bonté divine. D'ailleurs la main sur la conscience, s'il y en a un, je ne crois pas l'avoir mérité. Un peu de purgatoire serait peut-être juste ; j'en accepterais la chance, puisqu'il y aurait le paradis ensuite et que de bonnes âmes me gagneraient, j'espère, des indulgences pour m'en tirer ». A-t-il conservé jusqu'au bout, le faux bonhomme, la délicieuse ironie renanienne ? Le chantre de l'euthanasie a-t-il eu la mort douce et subite qu'il appelait de ses vœux ? On n'a jamais su l'histoire de ses derniers moments. Perclus de rhumatismes, abîmé d'arthritisme, martyr de l'obésité, quand il sentit les atteintes du mal qui devait l'emporter, il abrégea son dernier séjour à Perros-Guirec et s'en vint rendre l'âme à Paris. Il ne comptait que soixante-neuf ans. Il avait protesté d'avance « contre toutes les faiblesses qu'un cerveau ramolli pourrait lui faire dire ou signer ». A la dernière page de ses *Souvenirs*, pas l'ombre d'un remords ou d'inquiétude n'effleure son esprit et il prend congé de la vie en faisant, malgré son poids, la pirouette d'un acteur, content de lui-même et de tous : « L'existence qui m'a été donnée sans que je l'eusse demandée a été pour moi un bienfait. Si elle m'était offerte, je l'accepterais de nouveau avec reconnaissance. Le siècle où j'ai vécu n'aura probablement pas été le plus grand, mais il sera tenu sans doute pour le plus amusant des siècles. A moins que mes dernières années ne me réservent des peines bien cruelles, je n'aurai, en disant adieu à la vie, qu'à remercier la cause de tout bien de la charmante promenade qu'il m'a été donné d'accomplir à travers la réalité ». Ainsi parlait le joli Renan vers la soixantaine et on ne se défend pas de trouver dans ces grâces étudiées un je ne sais quoi qui sonne faux et sent le plus pur égoïsme.

Personne ne s'est aussi complaisamment décrit et raconté, n'a plus encombré ses écrits de son moi haïssable, personne n'a posé comme lui devant la galerie, n'a composé son attitude pour la postérité avec un soin plus minutieux et personne peut-être ne produit autant chez le lecteur le malaise de l'insincérité.

Devant sa face glabre et ses bajoues opulentes, devant ses yeux inquiets et énigmatiques, on se demande : Homme de théâtre ou homme d'église ? L'ancien clerc minoré de Saint-Sulpice, qui jeta son surplus par-dessus les moulins, eut toujours l'air d'un curé raté et le vieillard prématurément alourdi, le vieux podagre aux joues couenneuses, aux doigts boudinés reposant sur ses genoux, faisait penser à Brunetière, à « un Silène libidineux ».

Insaissable Protée, cathédrale désaffectée, ville d'Is enfouie sous les flots et dont les cloches sonnent encore obstinément, érudit et mystificateur, esprit fuyant qui se dérobe à l'étreinte du vrai mais que lance dans toutes les directions une curiosité universelle, voluptueux de l'intelligence qui se grise du plaisir de « caresser sa petite pensée », le plus artificieux des sophistes, affranchi de la logique, posant les prémisses et rejetant la conséquence, balancier intellectuel qui oscille perpétuellement de l'affirmation à la négation, se

jouant dans la contradiction avec délices, jonglant avec les idées, artiste jusqu'au bout des ongles, magnétiseur aux mille passes, magicien du verbe plein de sorilèges, finalement se moquant de tout et de tous, de Dieu et de lui-même, avec le sourire d'une transcendante ironie. Breton matiné de Gascon. Platon-Polichinelle, celui-ci faisant la nique à celui-là.

Il y a dans son œuvre vaste, touffue, tout entière destinée à expulser le Dieu personnel de la nature, le christianisme de l'histoire, le Christ de la divinité, un extraordinaire mélange d'élevation et de frivolité, d'onction et de profanation, d'eau bénite et de vitriol, dosé avec un art siperfide qu'il en a fait pour une multitude d'âmes le plus cruel dissolvant de la foi.

Cet homme a fait un mal immense, il a trouvé pour tuer la foi, un corrosif plus mordant que le sarcasme de Voltaire, une ironie plus assassine, l'arme insidieuse cachée sous les fleurs, le blasphème enrobé dans la formule du respect, l'impiété saupoudrée de poésie et de science. Il avait tout ce qu'il faut pour plaire à la génération romantique, puis à la génération scientifique qui suivit, il atteignit l'apogée vers 1880, il devint l'homme à la mode, il fut le roi Renan, tenant le sceptre à l'Académie, au Collège de France, à la *Revue des Deux-Mondes* et nul ne put pénétrer sous la coupole du Pont des Arts qu'après avoir fait sa courbette devant le distributeur de la gloire.

\* \* \*

Ce qu'il y a de plus apparent dans l'œuvre de Renan, c'est l'histoire ; ce qu'il y a de capital et d'essentiel, c'est la philosophie. Ondoyant et divers, plus mobile et fugace que les flots de l'océan, il resta fidèle cependant, en le repensant à sa manière, au monisme idéaliste d'Hegel dont il s'abreuva à longs traits, déjà même à St-Sulpice.

Profondément panthéiste, confondant Dieu avec la nature, mettant tout dans la nature, il proclame le surnaturel impossible, contradictoire, impensable. Vienne le Christ, apparaisse le christianisme, Renan est contraint par son système d'y montrer une des phases du développement fatal des choses, et qui n'a paru surnaturel que faute de critique et de philosophie. C'est pour cela qu'il s'est livré à l'exégèse, à la philologie, à l'histoire, pour faire rentrer Jésus dans l'humanité, tout en lui décernant le brevet de surhomme, et pour faire plier la révélation chrétienne aux lois de l'évolution. Pendant quarante ans il s'appliquera infatigablement à gratter le miracle et tout vestige d'intervention personnelle de Dieu avec la virtuosité de l'érudition. Il était merveilleusement doué pour écrire l'histoire, possédant à un point exceptionnel l'art de faire vivant, d'entrer dans l'intime des acteurs de l'histoire par la psychologie, d'animer le décor par l'archéologie, de reconstituer les événements en leur restituant la couleur, de captiver l'intérêt par la magie du style, par l'éclat des descriptions.

Esclave de sa philosophie, il a substitué dans la *Vie de Jésus*, les *Apôtres*, l'*Histoire du peuple d'Israël*, à la vérité historique une création arbitraire où s'évaporent les témoignages les plus précis, hasardeuse, où les conjectures s'échafaudent pour étayer un système, contradictoire à l'image de ses thèses changeantes. C'est un romancier au service d'un sectaire. Il faut que tout s'explique pour lui, le christianisme aussi bien que le socialisme, par l'action des milieux, qu'il soit « le fruit de l'espace de fermentation inhérente aux milieux cosmopolites, à la corruption des grandes villes (!) ». Cette corruption, en effet, n'est souvent qu'une vie plus pleine et plus libre, un plus grand éveil des forces intimes de l'humanité ».

Voilà l'homme ! Souvent, à le lire, le dégoût cède à l'indignation et on ne se retient pas de lui crier : Charlatan !

Comme bien on le pense, les attaques n'ont pas manqué à l'auteur de la *Vie de Jésus*, ni les réfutations à ses autres écrits historiques. Il affectait dans ses préfaces un ton de dédaigneuse condescendance pour ses contradicteurs, et même quelque part, il se compare à Jean Huss, qui à la vue d'une vieille femme suant pour apporter un tagot à son bûcher, s'écriait : « *O sancta simplicitas !* » Son orgueil est incommensurable. Il se châtia lui-même par le spectacle lamentable de sa décadence.

C'est dans ses Drames philosophiques, *Caliban*, l'*Eau de Jouvence*, le *Prêtre de Nemi*, l'*Abbesse de Jouarre*, qu'elle s'étale cyniquement. Aucun critique ne les a stigmatisés avec plus de sévérité que le librepenseur Gabriel Séailles, en sa Biographie psychologique de Renan. Dans l'analyse de l'*Eau de Jouvence*, Séailles ponctue des citations

SALLE DE L'UNION COLONIALE, RUE DE STASSART, 34, BRUXELLES

# LES GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

sous le Haut Patronage de S. E. LE CARDINAL MERCIER

Les Conférences suivantes seront données par :

M. LOUIS BARTHO, de l'Académie Française, Président  
de la Commission des Réparations.  
Le Maréchal FRANCHET D'ESPEREY.

M. VENIZELOS, ancien Président du Conseil hellénique.  
M. P. DE NOLHAC, de l'Académie Française.  
M. PAUL BOURGET, de l'Académie Française.

SECRETARIAT : 38, BOULEVARD BOTANIQUE

Pour les cartes s'adresser à la Maison LAUWERYNS, Treurenberg, 36, Bruxelles.

## LE GLOBE

OFFICE INTERNATIONAL DE VOYAGES

3, Avenue Louise, BRUXELLES. Tél. 271.76

Directeur : A. DE STAERCKE

Passages maritimes et aériens pour toutes destinations auprès des compagnies  
Billets de chemin de fer — coupons de séjour pour les hôtels à Lourdes

Demandez le programme de nos voyages en groupe saison d'été 1923

Organisation soignée de voyages de noces et particuliers — Renseignements gratuits.

## Banque Belgo-Luxembourgeoise, S<sup>té</sup> A.

SIÈGE SOCIAL : 3, Boulevard Anspach (Place de Brouckère), à BRUXELLES

CAPITAL 10.000.000 DE FRANCS

SUCCURSALES : Bruxelles, Luxembourg. — AGENCES : Stavelot, Esch s/Alzette, Ettelbrück, Grevenmacher. —  
BUREAUX AUXILIAIRES : Eupen, Malmédy, Trois-Ponts, Vielsalm.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE, DE BOURSE ET DE CHANGE

## « ODEOLA »

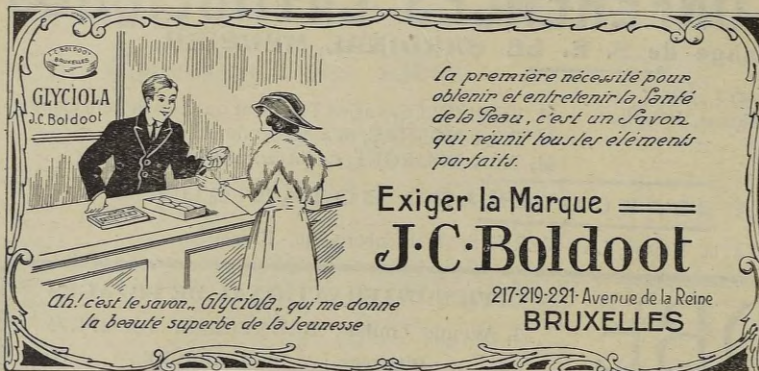


EST UN ENSEMBLE  
MERVEILLEUX QUI  
RÉUNIT LES QUALITÉS  
LES PLUS PRÉCIEUSES  
AUX QUELLES ONT AI  
PU ATTEINDRE EN  
FAIT D'APPAREILS  
PNEUMATIQUES.

IL EST INCOMPARA-  
BLE PAR SA CON-  
STRUCTION ET PAR  
SON RENDEMENT AR-  
TISTIQUE.

TÉL. : B. 8586

Magasins de Vente : 6, rue Thérésienne, 6, Bruxelles



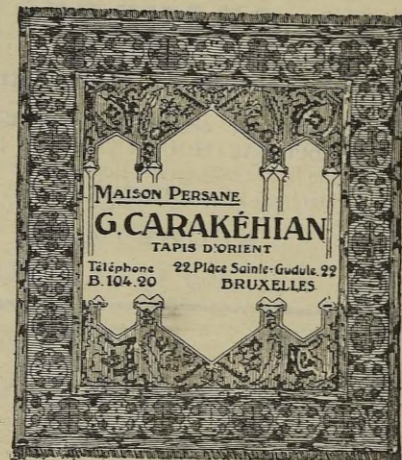
**GLYCIOLA**  
J.C. Boldoot

*La première nécessité pour obtenir et entretenir la santé de la Peau, c'est un Savon qui réunit tous les éléments parfaits.*

**Exiger la Marque** —  
**J.C. Boldoot**

217-219-221 Avenue de la Reine  
**BRUXELLES**

*Oh! c'est le savon „ Glyciola „ qui me donne la beauté superbe de la Jeunesse*



LIVRES, JOURNAUX  
REVUES ET PÉRIODIQUES  
ANGLAIS  
LIVRES EN LOCATION

**W. H. SMITH & SON**  
**ENGLISH BOOKSHOP**  
78. MARCHÉ-AUX-HERBES, BRUXELLES  
TÉL. 6283

DÉPÔT CENTRAL EN BELGIQUE DE  
TOUTES LES PUBLICATIONS ANGLAISES & AMÉRICAINES

SERVICE D'ABONNEMENTS  
A TOUS LES JOURNAUX  
ANGLAIS  
INSERTION D'ANNONCES

A LA  
**VIERGE NOIRE**  
**Bruxelles**  
Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE  
DE  
**Vêtements pour Hommes et Enfants**  
COUPE IRREPROCHABLE  
**PRIX MODÉRÉS**

Rayon spécial de Vêtements sur mesure  
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,  
ADMINISTRATIONS  
**LIVRÉES**

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

**CH<sup>S</sup> SACRÉ & C<sup>IE</sup>**  
Agents de change agréés  
MAISON FONDÉE EN 1875  
52, Marché-aux-Poulets, BRUXELLES-CENTRE  
TÉLÉPH. 233-73  
Succursale : 27, rue Ernest Solvay, IXELLES  
TÉLÉPH. 285.54

COMPTE CHÈQUES-POSTAUX 4121

Ordres de Bourse — Renseignements financiers —  
Encaissement de coupons — Change  
Régularisation de titres

Abonnez-vous à notre publication  
**LA REVUE DE LA SEMAINE**  
Abonnement : 10 francs l'an

Études objectives de toutes valeurs cotées ou non —  
Comptes-rendus des assemblées — Physionomie  
boursière de la semaine. — Relevé des cours de bourse  
mis en regard des cours pratiqués huit jours  
auparavant, etc.

**ENVOI GRATUIT A L'ESSAI SUR DEMANDE**

topiques par ces énergiques interjections : Le niais !... Le polisson !... Il ajoute : « Ses irrévérences de haut goût n'étaient pas pour nuire au succès qu'il ne dédaignait plus. Renan ajoute quelque chose à Voltaire, il invente une forme nouvelle du blasphème, le blasphème sacerdotal, qui n'est que la familiarité avec les choses sacrées, poussée jusqu'à l'impertinence ».

Le *Prêtre de Nemi* est une lugubre plaisanterie où Renan laisse entrevoir la fin de la patrie française. C'est là que Ganeo, empruntant à l'auteur ses formules, tient ce langage : « Jouissons, mon pauvre ami, du monde tel qu'il est fait. Ce n'est pas une œuvre sérieuse, c'est une farce, l'œuvre d'un démiurge jovial. La gaieté est la seule théologie de cette grande farce, mais pour cela il faut éviter la mort. La mort est la faute irréparable ».

Le succès de Renan grandissait, il devenait un vieillard légendaire, comme Béanger ou Victor Hugo. Flatté, adulé, idolâtré, sur le tard il découvrit la femme et le public, son complice, le poussa et l'entraîna sur la pente. Il s'est abandonné là-dessus, dans les *Feuilles détachées*, à un mysticisme sensuel, qu'on ne trouverait guère dans la bouche des jeunes libertins eux-mêmes. Il prêche « l'identité fondamentale de la religion et de l'amour » ; il regrette la vanité de la chasteté. Il publie enfin *L'Abbesse de Jouarre*, où deux êtres qui vont mourir n'ont rien de plus sacré à faire qu'à s'y préparer par une nuit de débauche sacrilège.

Son érotisme sénile éclatait dans ces banquets d'étudiants du quartier latin, où il leur donnait cette suprême recommandation : « Amusez-vous, travaillez aussi ».

Il ne voudrait pour rien au monde empêcher ce que « les lourdeux vertueux » appellent le vice. Qui sait même si le libertinage est au-dessus de la vertu ? M'étant peu amusé, quand j'étais jeune, j'aime à voir s'amuser les autres. Ceux qui prennent la vie ainsi sont peut-être les vrais philosophes ? »

Des sommets de l'idéalisme hégélien, où il avait prétendu se tenir pour se noyer dans le divin, par une dégringolade irrésistible, Renan est tombé dans l'épicurisme le plus plat. Il a vérifié une fois de plus le mot terrible de Pascal sur ceux qui veulent faire l'ange.

J. SCHYRGENS.

## Une enquête sur le nationalisme (I)

### II

Voici venir les évêques, les théologiens et les philosophes : Mgr Julien, Mgr Chollet, les RR. PP. Ives de la Brière, Martindale, Gillet, Vermersch ; MM. Jacques Chevalier et Maurice Blondel. Écoutons-les respectueusement en nous efforçant de profiter de leur enseignement.

Et d'abord quelques remarques générales. Tous les déposants, à l'exception peut-être de M. Maurice Blondel, admettent, plus ou moins, qu'il y a un nationalisme acceptable pour les catholiques et un nationalisme qui ne l'est pas.

Cela me paraît l'expression du simple bon sens. Le tout sera de bien définir et de marquer les limites.

Le Pape Pie XI, dans l'Encyclique *Ubi arcano Dei*, ne nomme pas le nationalisme, mais il écrit :

« Le patriotisme... bien qu'il soit une source de vertus et d'héroïsme, lorsqu'il est guidé par la foi chrétienne, peut être excessif ; il peut transgresser les règles de la morale et devenir une cause d'injustices et d'iniquités ».

#### *La nouveauté du nationalisme.*

Plusieurs font remarquer que le nationalisme est une chose nouvelle. M. Maurice Blondel indique ce caractère, en des termes qui me paraissent excessifs.

« Nationalisme, écrit-il, terme que Littré et l'Académie ne connaissent pas encore, qui ne figure pas dans la grande Encyclopédie, non plus que dans le Vocabulaire de la Société française de philosophie ; terme nouveau, que ne précise et ne protège aucune tradition littéraire ; terme équivoque et militant de la langue de la passion plutôt que de la raison, de la science et de l'histoire. »

J'avoue ne pas comprendre comment un homme de la valeur de M. Blondel peut écrire une phrase pareille.

On pourrait presque dire que c'est le contraire qui est la vérité. Tous les nationalismes s'appuyent sur des doctrines. Le nationalisme français est tout entier dans les œuvres de Maurras.

(1) Voir *Revue catholique des idées et des faits*, 23 février 1923.

Le pangermanisme dispose d'une littérature formidable qui commence à Fichte et se continue jusqu'à nos jours. Il emprunte ses arguments à toutes les sciences, à la philosophie, à l'histoire, à la littérature, même aux sciences naturelles.

Chez nous, le nationalisme flamand a commencé parmi les lettrés et dans de petits cénacles académiques. La plupart des nationalismes régionaux et même d'autres (l'italien) ont été consciemment inaugurés par les littérateurs et les historiens, au milieu de l'indifférence prolongée du peuple.

Que la passion vienne ensuite animer les doctrines d'une flamme plus ou moins pure et toujours dangereuse, cela est certain.

En revanche il faut bien admettre, avec M. Blondel, que le nationalisme, sous sa forme actuelle, est un phénomène relativement nouveau.

Pourtant, l'amour passionné et volontiers exclusif, de son village, de sa province, du groupe social auquel on appartient, qui est aussi vieux que le monde civilisé, n'est-il pas un fait psychologique de même nature que le nationalisme ?

Où serait donc l'explication de cette apparente contradiction ? Aucune des réponses que j'ai devant les yeux ne cherche à résoudre ce problème.

Le lecteur me permettra de risquer une hypothèse.

Le nationalisme est nouveau par rapport à un passé relativement récent. C'est une réaction contre ce passé. Mais il est ancien par rapport à un passé plus éloigné, parce qu'il correspond à des besoins profonds de la nature humaine.

Que l'on ait oublié ou même méprisé l'idée de la patrie dans un passé récent, je le prouverai par quelques citations prises au hasard de la mémoire :

Celui, disait Turgot, qui n'oublie pas qu'il y a des nations ne saura jamais rien de l'économie politique. Toute l'école économique manchestérienne est individualiste et cosmopolite. Goethe se proclamait citoyen du monde et Mirabeau l'ancien « l'ami des hommes ».

Elle est de Lamartine, cette strophe plus stupide que méchante :

*Nations, mot pompeux pour dire barbare.  
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent nos pas ?  
Déchirez ces drapeaux. Une autre voix nous crie :  
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie.  
La fraternité n'en a pas.*

Et Renan, que les radicaux français s'approprient à élever au rang de héros national, écrivait après 1870 :

« La vie nationale est quelque chose de limité, de médiocre, de borné. Pour faire de l'extraordinaire, de l'universel, il faut déchirer ce réseau étroit ; du même coup on déchire sa patrie, une patrie étant un ensemble de préjugés et d'idées arrêtées que l'humanité entière ne saurait accepter ».

Dans ses *Cahiers de Jeunesse*, il admettait encore le patriotisme pour le peuple, mais il ajoutait ces phrases inqualifiables :

« Je vendrais la France pour trouver une vérité qui fit marcher la philosophie. Que les cosaques viennent, pourvu qu'ils me laissent les bibliothèques, les penseurs pour commercer, une académie pour m'entendre et la liberté de penser et de dire ! Je m'anoblirai intérioritément. Que m'importe que la vanité s'attache au nom de France et de Cosaque ? »

Pour apprécier l'apparente nouveauté du nationalisme, il faut le replacer dans un vaste mouvement d'idées dont il n'est qu'une partie.

C'est une réaction spontanée de l'instinct social servi par la raison contre les tendances qui menaçaient de rompre des groupements ethniques ou politiques, parfaitement légitimes. Pour en comprendre la signification générale, il convient aussi de se rappeler que la démocratie rousseauiste (1) avait surtout pour but de détruire tous les corps sociaux intermédiaires entre l'État et l'individu.

Le Jacobin et même le simple libéral ignorent la famille, la profession, la province, la langue, le pays et les mille nécessités et diversités que toutes ces grandes forces imposent aux individus. Il connaît l'homme, le citoyen. Or, par définition, tous les hommes se valent et tous les citoyens sont égaux.

Une conception aussi extravagante devait heurter les plus simples comme les plus saintes réalités de la vie sociale.

(1) Dans son récent mandement de Carême, S. E. le Cardinal Mercier a magnifiquement caractérisé l'individualisme révolutionnaire. Il en a fait, avec raison, remonter l'origine à la révolte de Luther. — Cf. la conférence de Jacques Maritain sur Luther, fort bien résumée ici même par M. l'abbé J. Schyrgens.

Mise en pratique, elle allait dissoudre la famille par le divorce et le partage forcé ; disperser les congrégations religieuses sous prétexte de liberté de conscience ; livrer l'ouvrier à la cupidité des capitalistes, réduire les communes, les provinces, les régions à une multitude anonyme d'administrés désarmés vis-à-vis de l'Etat et des politiciens.

Il est naturel que l'instinct social ait réagi contre une doctrine et une pratique qui aboutissaient fatalement à l'anarchie sociale, à la mort de toutes les vraies libertés et à l'oppression des faibles par les forts. Les cartels, les trusts, les syndicats ouvriers, les coopératives ne sont que les formes multiples de cette réaction fondamentale contre l'individualisme révolutionnaire.

Le nationalisme en est une autre. La nation est, elle aussi, un corps naturel formé par le climat, la langue, les mœurs, la religion, les revers subis en commun et les triomphes collectifs. Avant d'être un individu à l'état pur, un homme abstrait ou, comme on disait autrefois, un citoyen du monde, on est français, allemand, anglais ou belge.

Avec leurs concitoyens, les nationaux d'un même pays ont en commun, outre des intérêts, mille façons de penser et de sentir qui les distinguent réellement des citoyens d'un autre pays. Tout ce qu'on possède de biens spirituels et temporels, on le possède par l'intermédiaire de ce grand corps permanent qu'est une nation. Chacun de nous doit infiniment plus aux morts qu'aux vivants, au trésor des traditions nationales qu'aux acquisitions de son expérience personnelle.

Le nationalisme est nouveau en tant qu'il réagit contre l'individualisme révolutionnaire. Il est ancien, comme l'esprit de corps, l'esprit de famille, l'amour de la petite ou de la grande patrie.

#### *Nationalisme et internationalisme.*

Autre remarque générale qui ne manque pas d'intérêt. Plusieurs des personnalités consultées dépassent les limites du questionnaire qui leur avait été envoyé. En même temps que le nationalisme, ils discutent l'internationalisme. Et ils ont, me semble-t-il, raison d'ensvisager la question sous ce double aspect.

Sans doute, il y a un nationalisme anti chrétien, gros de menaces pour la société ; mais il y a un internationalisme non moins antichrétien et non moins menaçant.

Il serait malaisé de dire quel est, de ces deux mouvements également passionnés, le plus dangereux pour la société.

Après avoir indiqué en quoi le nationalisme dépasse ce que la théologie chrétienne peut considérer comme légitime, le Père Ives de la Brière ajoute avec beaucoup de finesse :

« A vrai dire, ce qui est à réprover ici (dans le nationalisme), ce n'est pas une erreur spécifiquement *nationaliste*, mais une erreur *matérialiste*, qui consiste dans la méconnaissance réfléchie de tout ordre moral, de tout droit naturel et divin, et dans l'entière déification d'intérêts humains et terrestres quels qu'ils soient. On commettra la même erreur au nom de *l'internationalisme* sans patrie, autrement et plus encore que sous couleur de *nationalisme*. Ouvrez, par exemple, le livre de Max Nordeau, *Le sens de l'histoire*, qui est un manuel d'anarchisme et de cosmopolitisme : les théories matérialistes qui divisent la force et justifient la violence, à l'exclusion de tout droit et de toute moralité, y sont propagées avec un cynisme brutal, dont l'équivalent n'existe pas, je crois, chez les plus âpres défenseurs du nationalisme pangermanique ».

On ne saurait mieux dire. Si opposés qu'ils paraissent à première vue, le nationalisme antichrétien et l'internationalisme humanitaire ou révolutionnaire, commencent dans les mêmes erreurs philosophiques. . . N'est-il pas suggestif que le système panthéiste d'Hegel ait donné naissance à une droite politique qui aboutit au pangermanisme et à une gauche qui conduit à la social-démocratie allemande ? — Les mêmes différences superficielles, dans une identité fondamentale de doctrine morale se rencontrent, dans le libéralisme et le socialisme. Ils sont aux antipodes, quant aux résultats pratiques auxquels ils tendent. Ils sont pourtant les fils jumeaux d'une même philosophie utilitaire.

M. Maurice Blondel a développé ce point de vue, avec une force et une éloquence admirables, dans des phrases malheureusement un peu longues et lourdes.

« De part et d'autre, en effet, devant les problèmes que font naître les rapports si tendus des nations entre elles et le gouvernement si difficile des peuples, l'on prétend organiser les solutions sur ce double présupposé ruineux : d'une part, on considère les individus ou les nations comme des atomes, d'abord posés en eux-mêmes, dressés les uns en face des autres . . . comme des égoïsmes canonisés ; d'autre part, comme suite et comme aggravation de cette erreur radicale, on cherche à « organiser la terre », à « associer les nations », à « régler le monde humain » d'un point de vue tout terrestre et tout humain,

c'est-à-dire en essayant de cimenter les atomes d'humanité extérieurs les uns aux autres par la seule offre de biens extérieurs et finis, de biens que chacun, dans l'infini de ses appétits, voudrait avoir tous, biens que le partage même diminue, au lieu de les multiplier et de les enrichir . . . Soit donc qu'on individualise « des nations » en exaltant leur particularisme qui tend à devenir insatiable et universel, soit qu'on les « socialise » en concevant les hommes comme des rouages dans un atelier où ils ne sont que des organes de production et de consommation, juxtaposés par compression et actionnés du dehors, pour empêcher l'inertie ruineuse ou la curée tumultueuse, de toutes façons, les perspectives ainsi proposées à l'humanité, si vastes, si idéales qu'elles puissent paraître, sont incurablement déficientes, parce qu'elles se limitent à ce qu'on a nommé, par opposition au sens chrétien, « le sens de la terre ».

Il y a donc une façon d'être « nationaliste », « comme il y a une façon d'être « humanitaire » et « mondial », qui est l'antithèse formelle du catholicisme : il ne s'agit donc pas d'une « hérésie » particulière . . . ; il s'agit d'un anti christianisme « foncier », d'un « inhumanisme » impitoyable quoique dissimulé sous des apparences contraires. Et l'on s'étonne de ne point obtenir, en se plaçant à ces points de vue physiques, géographiques, ethnographiques, économiques, juridiques, sociologiques, éthiques même, la concorde au sein des Etats. C'est le contraire qui serait surprenant. »

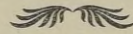
Pour ramener la paix dans le droit et la charité entre les individus, les familles et les nations, il faut s'élever jusqu'à la synthèse catholique, soutenue par une forte vie chrétienne. En Dieu par Jésus-Christ et par son corps mystique qui est l'Eglise, se concilient tous les droits et tous les devoirs, dans leur ordre hiérarchique.

L'antagonisme disparaît entre les fins individuelles, les fins familiales, les fins nationales et les fins internationales, parce que toutes se relient à Dieu, fin suprême des individus comme des sociétés.

C'est dans le rappel si tendre et si éloquent de ces principes que réside la haute valeur, même politique, de l'Encyclique *Ubi arcano Dei*.

(A suivre.)

FERNAND DESCHAMPS.



## ITALIE

### Le meilleur livre des ouvrages sur le fascisme

Telle est l'appréciation élogieuse de Mussolini lui-même dans la préface qu'il a écrite pour le livre de Pietro Gorgolini : *Le Fascisme* (Préface de Benito Mussolini. Traduit de l'italien par Eugène Marsan, avec une préface de Jacques Bainville, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 3, Place du Panthéon). Personne, évidemment, ne recusa à son témoignage et son appréciation. Remarquons cependant que cette préface de Mussolini a été écrite il y a plus d'un an, en septembre 1921. A toutes les vitrines des libraires et aux aubettes des vendeurs, ce livre est présenté comme une nouveauté sensationnelle, et la préface élogieuse de Mussolini se détache en rouge sur la bande enveloppant le volume. Les éditeurs n'ont garde de nous dire qu'il s'agit d'un ouvrage dont l'original remonte à septembre 1921.

Il ne faut donc pas chercher dans le livre de Gorgolini une histoire complète du fascisme. Il y faut chercher moins encore une synthèse complète du fascisme et de la doctrine fasciste. Car ce n'est qu'un recueil d'articles de journaux et d'extraits de discours qui ont été écrits ou prononcés pendant la première période du fascisme.

\* \* \*

Maints lecteurs s'étonneront d'y lire que le fascisme est l'ennemi inné de la bourgeoisie. « Le fascisme n'a pas de siège dans les hautains conseils de ces magnats de l'industrie et du commerce, qui ont affamé l'Italie, spolié son héritage. Le fascisme est l'ennemi n° 2 de cette oligarchie gorgée. S'il faut encore le répéter, il ne se confondra jamais avec la bourgeoisie. Il la combat souvent, avec sa vigueur caractéristique, et les raisons de cette hostilité ne sont pas petites ni peu nombreuses. Elles ont un caractère politique, social, moral, économique, juridique, national et se résument toutes comme suit : *Puisqu'il représente la nation des tranchées, du sacrifice et du travail, le fascisme ne peut tolérer plus longtemps la prédominance du conservatisme bourgeois.* Il désire ardemment que le pouvoir politique passe à une nouvelle représentation nationale, plus digne, mieux préparée à la vie publique, plus capable de rendre l'ordre et la stabilité à notre malheureux pays ».



Sans doute, le fascisme a combattu surtout le communisme et le marxisme, mais il revendique un certain fonds d'idées socialistes :

« Le socialisme professé par les fascistes a naturellement une forme agraire. Aucun trait marxiste ou léniniste. Il est défini par les conditions mêmes du pays. Il est entièrement ou uniquement fasciste. Il est, en dernière analyse, une manifestation sentimentale et positive à la fois. Il n'y a pas à le nier : il existe un *fascisme socialiste* ou un *socialisme fasciste*, comme on voudra l'appeler. Il grandit tous les jours, il se développe, il se multiplie, il atteint des proportions incroyables. Dans l'étude des doctrines classiques de Blanqui et de La Salle, il rencontre et admire en fin d'analyse, dans sa divine réalité, le plus simple, le plus pur, le plus sacré des socialismes : celui du CHRIST ».

Que si vous demandez à Pietro Gorgolini quelle est précisément la conception politique que veut réaliser le fascisme, il vous répond par des formules générales et vagues du genre suivant :

« A l'étranger, le fascisme est presque complètement inconnu. On ignore qu'il s'inspire des plus hautes idées économiques et sociales, qu'il a pris à tâche la réorganisation économique et politique de l'Italie, la défense des intérêts italiens dans le monde, la diffusion de l'art italien, de la pensée italienne. Le fascisme a entrepris de mettre l'Italie au rang des nations les mieux ordonnées et les plus riches. On croit trop que notre seule destination est de barrer la route au bolchevisme. On se figure que, le bolchevisme disparu, le fascisme devra disparaître aussi. A quoi servirait désormais le fascisme ? demandent douteusement certains étrangers, vrais tartufes ».

Pareilles formules se retrouvent dans les formules et les discours et la politique de tous les partis. Vous êtes alors tenté d'interroger le porte-parole des fascistes sur les caractères qui opposent le fascisme à tous les autres partis. Mais la réponse n'est pas plus précise que tout ce qui précède :

« Les idées qui lui sont propres empêchent le fascisme d'admettre les points de vue et les critères politiques et administratifs des autres partis ; de ceux-là mêmes, *populaires*, socialistes, démocrates sociaux, qui comprennent comme nous la nécessité de réorganiser de fond en comble la nation. Car, à la différence du fascisme, ils ne se préoccupent pas des conséquences que l'exécution intégrale de leur programme peut avoir pour l'unité même de l'Etat ».

\* \* \*

On est également très étonné de lire dans cet ouvrage des considérations aussi contradictoires et aussi déraisonnables que celles concernant l'occupation militaire du Rhin et qui sont applicables à l'occupation de la Ruhr.

« Contre le droit des gens (?), les Alliés, pressés par la France, ont pris des *mesures militaires* et des *gages territoriaux* pour contraindre l'Allemagne à céder. Tant de mois après l'événement, on n'a pas encore trouvé d'argutie juridique (?) capable d'excuser cette illégalité. L'acte arbitraire des puissances était dirigé contre un peuple grandement coupable et qui, pour avoir déchainé la guerre européenne, méritait un châtiment exemplaire, mais à qui on n'avait laissé aucune arme pour se garder contre la violence (?). Ce n'est pas non plus une excuse à l'illégalité que de l'avoir annoncée, lors des fameuses délibérations parisiennes où l'Entente a exposé ses prétentions (?), — en réalité celles de la France et de l'Angleterre. L'histoire dira que, dans cette circonstance, le vainqueur s'est diminué (?). En parlant ainsi, nous n'entendons pas d'ailleurs réduire d'une parcelle la responsabilité de l'empire, le crime d'avoir fait de l'Europe un champ de morts... ».

\* \* \*

Une dernière remarque : dans ce volume de près de trois cents pages, une demi-page seulement est consacrée à la doctrine catholique et à l'Eglise. Il nous paraît que ces quelques formules imprécises, très respectueuses d'ailleurs, et remplies d'admiration pour l'Eglise, ne correspondent pas à l'importance du catholicisme dans la politique d'un pays dont l'immense majorité des citoyens est composée de catholiques fervents et pratiquants.

\* \* \*

Si on juge donc le fascisme par le livre de M. Gorgolini, on se persuadera que ce qui fait la valeur de ce puissant mouvement, ce n'est pas sa doctrine ni même son programme, mais l'énergie et le désintéressement avec lesquels ce programme est réalisé ; lorsque, par exemple, Mussolini déclare qu'il veut réduire les dépenses publiques, ce programme n'a rien de très banal, et tous les gouvernements, tous les premiers ministres, tous les ministres des finances affirment la même volonté.

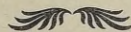
Mais la différence entre la plupart de ceux-ci et Mussolini se trouve dans l'exécution. Mussolini a fait monter la lire de trente centimes en trois mois. Cela vaut bien, en fait d'économie nationale, le plus admirable programme. De même, des hommes politiques convaincus et pénétrés de la doctrine catholique, ont sur l'Eglise et le catholicisme des idées plus exactes et plus grandes que Mussolini et son état-major. Mais, il en est peu qui auraient mis la même décision que Mussolini à réintroduire le Crucifix dans les écoles et que le ministre de l'Instruction publique, Gentile, aussi peu chrétien, personnellement, que son maître Mussolini — on sait en effet que Gentile est hégélien — à réintroduire le dogme et la morale catholiques dans l'enseignement public italien, ce qui est plus et mieux encore que d'avoir rétabli à la place d'honneur l'image du divin Crucifié.

Et quel exemple encore de netteté et de vigueur dans l'attitude intransigeante que le fascisme vient de prendre à l'égard de la franc-maçonnerie ! A l'énergie, les chefs du fascisme, et tout spécialement Mussolini, unissent un sens pratique et réalisé peu commun chez les hommes politiques de nos jours.

\* \* \*

Le livre de Gorgolini est excellemment traduit par Eugène Marsan. Et même sous le texte français, on sent frémir et vibrer l'âme ardente et violente du fascisme.

LOUIS PICARD.



## FRANCE

### Plaidoyer pour le vote des femmes

Ce plaidoyer a été prononcé le 2 février à la *Société des Conférences* de Paris, par M<sup>me</sup> Marcelle Tinayre et l'*Opinion* de la semaine suivante l'a entièrement reproduit. On conviendra que, ce jour-là du moins, la cause a trouvé un bon avocat. Car, l'auteur de la *Maison de Péché* est, comme chacun sait, une personne infiniment intelligente. Et, comme un avocat ne s'emploie jamais à perdre le procès qu'il prend la peine de plaider, il y a lieu de croire que nous tenons bien, cette fois, ce qu'on a trouvé de plus péremptoire en faveur du suffrage des femmes.

Voici, librement résumés, mais présentés aussi consciencieusement que possible, les arguments qu'on rencontre en cette conférence. Le lecteur, assez grand pour éclairer lui-même sa lanterne, en tirera les conclusions qui lui paraîtront les meilleures.

\* \* \*

Les féministes françaises, dit M<sup>me</sup> Marcelle Tinayre, ont bien failli l'emporter. Leur échec, momentanément d'ailleurs, a tenu à presque rien : à une douzaine de sénateurs. Si, en effet, dans la discussion du projet de loi que la Chambre des Députés avait adopté dès le 30 mai 1919, douze sénateurs avaient déplacé leurs voix, ça y était ; les Françaises votaient. Mais, on a craint pour le régime, on a crié que les femmes le conduiraient à l'écueil du cléricalisme et, finalement, les Sénateurs n'ont pas voulu faire courir, à la République, cette aventure afin de ne point courir eux-mêmes celle de perdre leur mandat.

Pourquoi doit-on accorder aux femmes le droit de vote que les féministes réclament ?

Est-ce seulement pour mettre fin à la campagne des féministes qui, une fois contentées, se taient ? Nullement. Il faut céder au féminisme, parce que le féminisme a raison. Il n'est pas quelque chose de factice, né du verbiage et de l'ambition des femmes ; il est la directe conséquence d'une situation nouvelle qui leur a été faite par la société contemporaine. Ce n'est pas la femme qui a inventé le féminisme. C'est l'homme, et aussi les circonstances. Jusqu'au siècle passé, la femme n'était que l'épouse et la mère ; elle se contentait, au foyer, du rôle de ministre de l'intérieur pour quoi la nature et la civilisation semblaient l'avoir élevée. Quant à l'homme, il nourrissait la femme, et il était, par surcroît, le ministre de l'extérieur, celui qui règle les rapports du couple avec la cité.

Mais, voici qu'on a tiré la femme de son foyer où elle s'enfermait ; on l'a jetée dans ce vaste champ de bataille du monde ; on l'a astreinte à gagner son pain, elle-même, par le travail de ses petites mains blanches ou par l'emploi industrialisé de son intelligence. Croit-on que ce soit par goût de l'indépendance, par plaisir ou par ambition que les femmes sont entrées à l'usine, ont embrassé des carrières libérales, se sont mises à travailler ? Quelques-unes, oui ; mais la plupart ne travaillent que parce qu'elles ne peuvent faire autrement, et que,

dans le monde à l'envers où nous vivons, le pain est pour elles à ce prix.

Jadis, à la jeune fille qui s'offrait, l'homme se contentait de demander : « Es-tu belle, bonne et chaste ? »

Les hommes d'aujourd'hui, plus paresseux, disent à la femme : « Es-tu riche ?... Non !... Alors, débrouille-toi et tâche de vivre seule. Je ne veux pas d'une femme qui me soit une charge ».

Où bien encore : « Tu n'as pas de dot ? C'est dommage, il fallait commencer par en avoir une... Pourtant, il reste une porte ouverte. Je consens à te prendre à condition que tu travailles comme moi. Ton salaire sera ta dot... Et le soir, après ton travail, pendant que je fumerai ma pipe et lirai la gazette, tu feras mon dîner et tu ravauderas mes chaussettes... ».

La femme travaille donc. Ni en intelligence, ni en courage elle ne se laisse distancer par l'homme. Elle conquiert des diplômes ; elle devient avocat, médecin, chimiste ; elle dirige des industries ; en tous les genres de travaux auxquels elle s'adonne, elle fait à l'homme une concurrence souvent glorieuse. La guerre arrive, que les hommes n'ont su, assure M<sup>me</sup> Tinayre, ni prévoir, ni prévenir : la femme se passe de l'homme, elle le supplée, et, grâce à elle, la machine économique continue de fonctionner comme si de rien n'était.

Tout cela a fait réfléchir la femme française. Et si vous voulez savoir où l'ont conduite ses réflexions, si vous voulez connaître ce que, depuis la guerre, elle pense, M<sup>me</sup> Marcelle Tinayre va vous le dire elle-même :

« Ayant vu de près, et touché la mécanique sociale, elle a pensé que cette mécanique avait grand besoin de réparations ; que si les hommes avaient fait de très belles choses, ils avaient assez mal réussi à organiser l'éducation, l'assistance, l'hygiène ; que les petits enfants confiés à l'État mouraient dans une proportion effrayante ; que certains hôpitaux étaient sales et mal tenus ; que les pauvres gens étaient plus mal logés que les chiens des nouveaux riches ; que les politiciens tremblaient devant les marchands d'alcool ; que la France, la grande France victorieuse, était, hélas ! le pays du monde où il y avait le moins de naissances et le plus de morts.

Elle a pensé que si c'était là l'œuvre de l'homme, après cinquante ans de démocratie, l'homme n'avait pas de quoi être bien fier ; et que ces affaires-là regardaient peut-être les femmes. C'est le droit des femmes, et c'est leur devoir, de veiller à ce que le ménage du pays soit bien fait, comme elles veulent que soit fait leur ménage. La grande maison France a besoin d'être nettoyée ; il y faut de l'air, de l'eau, de l'ordre, de l'économie. Et dehors, les profiteurs, les spéculateurs, les traîtres, tous ceux qui empoisonnent les corps et les âmes ! Si les hommes n'y suffisent pas, les femmes prendront le balai, de leurs blanches mains, et vivement... »

— Pardon ! disent les hommes. Ça ne vous est pas permis par les lois.

— Eh bien ! changez les lois ! ont crié les féministes, tandis que les autres femmes restaient indécises... D'ailleurs, les lois qui gouvernent la vie des hommes et des femmes, doivent être faites par les hommes et par les femmes. Après tout, nos intérêts sont communs. Le suffrage universel a été inventé pour les défendre, et il sera d'autant plus efficace qu'il sera vraiment universel : ce qu'il n'est pas.

Est-ce que les vingt-quatre pays où les femmes votent n'ont pas enrichi leur législation d'une foule de lois qui sont autant de bienfaits sociaux dus à l'initiative des électrices et des élues : lois contre l'alcoolisme et la débauche, lois en faveur des mères, des enfants et des vieillards, création de tribunaux pour enfants ; protection du travail féminin, etc. ?

Voilà bien des raisons pour accorder aux femmes l'usage du bulletin de vote, conclut M<sup>me</sup> Tinayre.

\* \* \*

Et pourquoi ne le leur accorderait-on pas ? poursuit-elle. Car, après avoir défendu sa thèse pour toutes ces bonnes raisons, elle prétend aussi réfuter et réduire au silence ses adversaires.

Cette réfutation paraîtra peut-être sommaire, mais la faute en est à la conférencière qui n'a pas cru devoir s'étendre autrement, et non à moi qui prends garde de bien laisser toute sa vertu au discours que je résume.

On nous objecte, dit l'avocate du féminisme, la biologie, la physiologie et la philosophie, l'argument d'autorité, l'inégalité des forces physiques et des facultés intellectuelles, la guerre que les femmes ne font pas, la maternité qu'elles éviteraient, le catholicisme qu'elles pratiquent encore et leur beauté qu'elles ne mettraient plus assez de

soin à cultiver. Tout cela semble quelque chose. Et tout cela n'est rien.

L'argument d'autorité ? — Si Victor Hugo, Michelet, Montaigne sont contre, Proudhon, Boileau, Jean de Meung, sont pour. Ou bien, c'est le contraire. Et cela revient d'ailleurs au même.

La physiologie ? Le droit de suffrage poussera les femmes à l'infécondité ? — Mais, elles sont déjà infécondes, quoique pourtant elles ne votent point. Faites-les voter, la situation sera peut-être retournée.

L'inégalité des forces du corps et de l'esprit ? — Certes, les femmes ne sont pas aussi fortes que Siki, mais on ne raisonne pas avec ses poings et ses biceps. Au surplus, M<sup>me</sup> Tinayre qui fait des livres et des conférences a bien autant de sens politique que le vainqueur de Carpentier ; et le vote d'une doctoresse vaut bien celui d'un maçon.

Les femmes ne font pas la guerre ? — Elles font les soldats et les héros, ce qui est aussi glorieux. Elles-mêmes sont héroïques, et leurs larmes répandues valent bien le plus généreux sang versé.

Les statistiques, la philosophie ? — Parlons d'autre chose, s'il vous plaît.

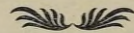
Au fond, ces objections masculines ne sont que des défaites employées pour masquer une raison de plat sectarisme. Si les Françaises allaient quérir leur mot d'ordre dans les Loges au lieu de l'aller prendre dans les confessionnaux, tenez pour certain que le féminisme aurait vite cause gagnée et que le droit de suffrage ne passerait plus pour compromettre ni le foyer, ni le progrès, ni la démocratie, ni la République, ni rien du tout !

Et qu'on ne me parle plus de suffrage universel, s'il est arbitrairement restreint aux hommes ! Si, plus on est nombreux à soutenir un avis, plus il y a chance que cet avis soit vrai et bon, qu'on ajoute donc, au nombre déjà grand des hommes qui votent, le nombre non moins grand des femmes qui ne votent pas encore : les lumières recueillies seront alors deux fois plus nombreuses et les résultats recueillis deux fois meilleurs.

D'ailleurs, le suffrage universel des femmes n'est pas moins stupide, assure M<sup>me</sup> Tinayre, que le suffrage universel des hommes, lequel, comme tous savent, l'est infiniment.

Et cette assertion par où termine la conférencière n'est pas la moins solide de celles qui remplissent sa conférence.

OMER ENGLEBERT.



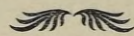
On s'abonne

à

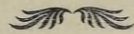
La revue catholique  
des idées et des faits

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs



*Le Cercle Saint Jean de Capistran nous prie d'annoncer la conférence avec projections lumineuses que donnera le P. Ignace Beaufays, franciscain, ancien Préfet-apostolique de Rhodes, le mardi 6 mars, à 20 heures, 34, rue de Stassart. Sujet : Les attirances de l'au-delà, dans le P. Valentin Paquay.*



Etablissements CEUTERICK rue Vital de Coster, Louvain

## Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

*Comptes de Chèques et de Quinzaine.*

*Dépôts de Titres et de Valeurs.*

*Lettres de Crédit.*

*Prêts sur Titres.*

*Coffres-Forts.*

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.

GROS :  
rue des Bogards, 16  
BRUXELLES

# SAVON DALTON

Pour votre toilette



Typographie — Lithographie — Registres

Van Campenhout, Frères et Sœurs

## FRANÇOIS VAN NES

(Successeur)

Tél. Br. 2764 BRUXELLES 13, rue de la Colline

PAPETERIE ET MAROQUINERIE DE CHOIX

Menus · Cartes d'Invitation · Carnets de Bal

Lettres de faire part

CHAPELETS — LIVRES DE PRIÈRES

# L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

## l'Incendie et

## les accidents

## de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

**10, rue de la Bourse, 10**

Directeur : N. DIERCXSENS

## A la Grande Fabrique

## E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

### Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.  
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.  
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.



La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

*C'est le symbole de la suprématie*

—  
Demandez nos Catalogues  
et l'adresse du revendeur le plus proche

**C<sup>ie</sup> française du Gramophone**  
BRUXELLES  
51 Avenue de la Porte de Hal  
65, rue de l'Ecuyer



*Un tableau rayonnant!*

**"NUGGET"**  
POLISH POUR CHAUSSURES

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Medailleurs — Photograpeurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242



# LA MAISON DU TAPIS BENEZRA

RUE DE L'ÉCUYER, 41-43 BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15

LES PRIX DÉFIENT  
A QUALITÉ ÉGALE  
TOUT CONCURRENCE

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons. TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs). CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient). TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins

ATELIER SPÉCIAL  
POUR LA REPARATION  
DES TAPIS